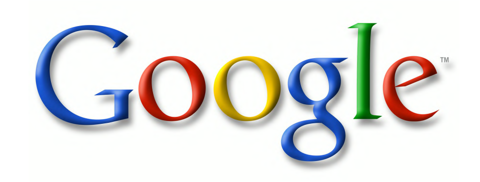
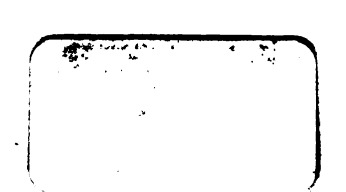



Can
10146
4.30
WIDENER
HN MIFX %


SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



CHOMEDEY DE MAISONNEUVE

DRAME CHRÉTIEN EN TROIS ACTES

FOI ET PATRIOTISME !

CHOMEDEY de MAISONNEUVE

Drame chrétien en trois actes

SAMUEL DE CHAMPLAIN

Pages Oratoires

TROIS AURÉOLES !

PAR

l'abbé S. CORBEIL, Th. et D. C. D.

MONTRÉAL
CADIEUX & DEROME
1603 RUE NOTRE-DAME

1899

DÉDICACE.

RMO J. O. ROUTHIER PTERO.

PROTONOTARIO APOSTOLICO ET VICARIO GENERALI, AVUNCULO DILECTISSIMO.

Cujus munificentia liberalibus quidem studiis, in Seminario minori Sanctæ Theresiæ, Sacræ autem Theologiæ, Romæ, in collegio D. Thomæ Aquinatis vacare mihi contigit.

IN PIGNUS ANIMI PERENNE GRATI

OPUSCULUM DICO.

S. C. SDOS.

PRÉFACE DES ÉDITEURS.

L'honorable juge Routhier, ancien élève du Séminaire de Sainte-Thérèse, assistait à la première représentation de ce drame. Invité à prendre la parole par M. le Supérieur de la maison, il fit un discours fort applaudi, touchant à divers sujets, et il y mêla tout naturellement une appréciation du drame qu'il venait d'entendre.

Ce discours n'a pas été publié, et nous ne pouvons pas en faire un extrait textuel ; mais nous croyons pouvoir reproduire assez fidèlement quelques-unes de ses observations qui nous serviront de préface.

"L'art dramatique, a-t-il dit, est le plus difficile de tous les genres de littérature, et c'est pourquoi sans doute notre pays a produit très peu d'essais en ce genre. Il a fallu à l'auteur de " Maisonneuve " une dose de courage peu commune pour s'y aventurer.

" Aussi vous avouerai-je que je craignais un échec pour lui, tant je voyais de difficultés dans son entreprise.

" D'abord le drame historique impose au dramaturge l'obligation de mettre la fiction d'accord avec l'histoire, et ce n'est pas une tâche facile. Si

la situation dramatique, sans laquelle il n'y a pas de drame possible, n'existe pas dans l'histoire, il faut l'inventer ; et vous risquez alors de dénaturer l'histoire ou de la reléguer dans l'ombre.

“ Si, au contraire, la situation dramatique est historique, elle coupe plus ou moins les ailes à la fiction et à la poésie.

“ Voilà la première difficulté du drame historique. La seconde vient de l'auditoire. Ou il ignore l'histoire des personnages et de l'époque que vous mettez sur la scène, et alors les beautés de votre œuvre lui échappent. Ou bien il la connaît trop pour que vous puissiez lui donner des illusions.

“ Mais la troisième difficulté que je redoutais avant tout, et qui est plus grave que les deux autres, c'est que ce drame de “ Maisonneuve ” devait manquer de l'élément dramatique par excellence, l'amour. Impossible pour l'auteur d'y introduire cette passion, non plus que des rôles féminins.

“ Eh ! bien, ces obstacles, dont le dernier surtout me semblait insurmontable, n'ont pas arrêté mon téméraire neveu, et c'est un tour de force que d'en avoir triomphé. Le succès dont nous venons d'être témoins est incontestable, et, pour ma part, j'en suis d'autant plus heureux que j'y croyais moins.... On devra reconnaître que ce petit drame est fortement conçu et habilement exécuté... ”

" J'aime la majesté des souffrances humaines."
A. DE VIGNY.

CHOMEDEY DE MAISONNEUVE

DRAME CHRÉTIEN EN TROIS ACTES

PAR

L'abbé Sylvio CORBEIL, Th. et D. C. D.

PERSONNAGES :

CHOMEDEY DE MAISONNEUVE, fondateur de Villemarie (Montréal).
M. DE MONTMAGNY, gouverneur-général de la Nouvelle-France.
SIEUR DE ST-JEAN, aide de camp du gouverneur.
ROBERT DE MAUPERTAL, surveillant de la Traite, aux Trois-Rivières.
CHARLES DE MAUPERTAL, officier militaire.
TAOUICHKARON, ambassadeur outaouais.
ANDIOURA, " "
ASTISCOUA, capitaine huron.
MANGOUCH, guerrier huron.
LAMBERT CLOSSE, colon de Villemarie.
GORRY, " "
PRIMOT, " "
ARCHAMBAULT, " "
MATTEMAILLE, " "
HÉBERT, " "
GADOIS, " "
BEAUDOIN, " "
LAVIGNE, " "
BARBEAU, " "
ETC., ETC. " "

CHOMEDEY DE MAISONNEUVE

DRAME CHRÉTIEN EN TROIS ACTES

ACTE I.

Le théâtre représente une salle du fort modestement garnie.

SCÈNE I.

ROBERT DE MAUPERTAL (*compulsant ses paperasses, posées sur une table*) — et CHARLES DE MAUPERTAL.

CHARLES—(*à Robert qui ne l'écoute pas*).—Toujours taciturne, malcontent, roulant pensées sur pensées, conseils sur conseils, pour grossir la finance ! Toujours le front sévère et sombre ! Mon pauvre Robert, n'aurez-vous jamais une heure sereine ? Villemarie, l'oubliez-vous, est en grande liesse. M. le gouverneur de Montmagny, accompagné de M. de Maisonneuve, visite l'établissement. Tous les colons s'empressent.

ROBERT.—Son Excellence doit se rendre jus-

qu'ici. Je présenterai au gouverneur les justes griefs de la Compagnie des *Cent-Associés*. Charles, il faut qu'on nous entende ! Il faut que Maisonneuve abandonne sa *folle entreprise!*

CHARLES.—D'où vous vient, mon frère, cette hostilité contre M. de Maisonneuve ?

ROBERT.—Contre M. de Maisonneuve.... je n'ai point d'hostilité.

CHARLES.—Si, pourtant.... mais à tort ! Certes, je suis venu à Villemarie avec de vives préventions contre cet homme dont on a si mal parlé à Québec et aux Trois-Rivières. Mais depuis que je le vois et l'entends... tenez, mon frère, ce Chomedey de Maisonneuve, si sage dans ses discours, si dévoué dans ses œuvres, si constant dans ses sacrifices, si courtois dans ses relations, ce chevalier, ce grand chrétien enfin, c'est l'homme que je voudrais être.

ROBERT.—Admiration juvénile ! Enthousiasme de naïf adolescent ! Maisonneuve ! c'est un sire assez méprisable. Il a quelques grandes qualités, mais gâtées par une imagination que des songeries pieuses affolent.... ....

CHARLES.—Ah ! mon frère, quel discours !

ROBERT. — Mais il n'importe ?.... Donc ce n'est pas sa personne mais son œuvre que je déteste. Elle compromet mon avenir, vous comprenez ?

CHARLES.—Vous m'avez fait quelque confidence

de vos rêves. En des moments d'humeur : Charles, me disiez-vous, avant qu'il soit longtemps j'aurai quitté ce pays de sauvages et je vivrai à Paris dans l'opulence et les fêtes bruyantes. Mais je ne vois pas comment M. de Maisonneuve traverse vos vœux.

ROBERT.—Comment ?....Mais nous perdons le commerce des pelleteries.—Le privilége de la *Traite*, sollicité depuis quelques années, sera bientôt octroyé aux *habitants*. Certes, avant l'arrivée de Maisonneuve, nous, les intéressés de la Compagnie, nous faisions fi de cette révolution commerciale. Des *habitants!* il n'y en avait qu'une poignée dans la Nouvelle-France, et il dépendait de nous qu'ils fussent rares ou nombreux. Ils auraient été rares, croyez-m'en, mon frère.—Mais voici Maisonneuve, le trop fidèle représentant d'une société indépendante ! Cette puissante et zélée association de Notre-Dame de Montréal ne songe qu'à multiplier ici, au centre même des tribus indiennes, les colons, les vrais colons. Ceux-ci, assurément, vont déborder et les sauvages leur porteront leurs fourrures. Or, avec les *habitants* il n'y a point de spéculations possibles ; avec les sauvages, oh ! nous faisions des profits fabuleux. Ces stupides, ces ivrognes troquent cent peaux précieuses contre une mesure d'eau-de-vie.

CHARLES.—Comment, mon frère ! ce désordre d'ivrognerie et d'injustice qui s'introduit dans le

commerce en dépit de l'autorité, ne vous blesse point ! Est-ce digne, noble ? est-ce chrétien que de faire pareilles spéculations? Eh quoi! j'entends un descendant des nobles de Maupertal parler commerce, spéculations, profits et pertes tout comme un cupide bourgeois de Paris ou de Rouen!

ROBERT—(*raillant*).—On voit que vous avez l'âme encore pleine de la poésie chevaleresque dont rêve la jeunesse des collèges chrétiens.—Charles, écoutez, les hauts sentiments que vous avez conçus de la noblesse, la noblesse du dernier siècle les méritait. Aux siècles passés la noblesse était la récompense d'une longue suite de services illustres et le prix de la valeur et du sang répandu pour la patrie. Mais combien elle est déchue, oui déchue, depuis que nos *grands* rois, la désarmant, en ont borné la gloire à peupler le Louvre de courtisans. Cet honneur, Charles, cet honneur est avili ; on l'accorde aujourd'hui au mérite le plus médiocre. Partout aujourd'hui, dans les fiefs, dans l'administration, dans l'armée, la roture, l'ignoble roture supplante l'antique noblesse, et cela grâce à l'argent des bourgeois. En ce mauvais siècle l'or tient lieu de tout mérite. Avec ce métal on peut vivre à Paris, ayant palais et livrées, équipages et courtisans, attirant à soi et les égards du roi et les respects du peuple. C'est une triste révolution, mon frère, mais, ne pouvant l'enrayer, je m'y abandonne. Je veux aller vivre

à Paris, mon frère, donc il me faut de l'argent ; donc il faut que mon commerce prospère ; donc il faut que Maisonneuve disparaisse d'ici. Vous avez compris ?

CHARLES.—Je tâche à ne comprendre pas ce discours.

ROBERT.—Je le vois, vous avez l'âme trop humiliée pour aspirer comme votre aîné à vivre avec faste dans le grand Paris.

CHARLES.—Vos discours me contristent...

ROBERT.—Et vous scandalisent ?

CHARLES.—Vous le dites.—Mon frère, étouffez en votre cœur cette cupidité naissante. Mon frère, il vous en mésaviendra. Toute passion est funeste. Son impulsion nous emporte à des précipices.

ROBERT.--Charles, votre aîné entend ses affaires; il sait se conduire ; faites-lui grâce de vos prônes. Laissez-moi seul. C'est fête dans Villemarie ; tout le peuple s'empresse, avez-vous dit ; allez prendre votre part de tant de liesse.—(*Charles sort*)—Quel beau caractère que ce Charles ! On reconnaît, tout de suite, à l'entendre qu'il sort à peine du collège chrétien. Son âme est encore tout illuminée et toute chaude des hautes pensées, des nobles sentiments du prêtre de Dieu qui l'a façonnée. C'est un chevalier, c'est un ange; mais cet ange n'a pas encore traversé le monde, le monde et son atmosphère empoisonnée ; ce monde où

tout homme, en vivant, s'amoindrit ; où tout se déflore, et l'esprit et le cœur et le caractère. Mais cela est fatal ; il est nécessaire que le scandale arrive; il y a de ces occasions-là, on y glisse, on y succombe. Mon âme, elle aussi, a connu cette vie pure, idéale, en un mot, chrétienne. Le cœur du prêtre professeur, urne du ciel, a épanché en mon cœur de disciple sa liqueur divine de charité, de pureté, de générosité. Mais cette poésie de nos premiers ans pleins d'aurores se dissipe bientôt dans les luttes et les âpretés de la vie.—Il faut pourtant que l'affaire aboutisse. Villemarie disparaîtra et Maisonneuve.... de Maupertal n'est pas né pour être mercenaire.

SCÈNE II.

Le même et ASTISCOUA (*à son cou pend son manitou domestique*, AGRESKOM).

ASTISCOUA—(*entrant furtivement comme pour reconnaître Robert*).—Koué ! Koué !

ROBERT.—Astiscoua ! Hé ! bonjour, mon frérot. Depuis quand es-tu à Villemarie ?

ASTISCOUA.—Il y a quelques heures que j'y suis. J'arrive tout à l'heure d'une chasse au-delà de la montagne, où les eaux sont folles.

ROBERT.—Où fut noyé Nicolas Viel, le pauvre récollet.

ASTISCOUA.—Et je viens te saluer. Depuis

que je t'ai connu aux Trois-Rivières, j'ai amitié pour toi. Tous les blancs ne sont pas bons comme toi pour les enfants des bois.

ROBERT.—Tu as de la peine, Astiscoua !

ASTISCOUA.—Un brouillard a passé sur l'esprit d'Astiscoua et l'a laissé sombre, désolé.

ROBERT.—Je suis ton ami. Dis-moi ton chagrin.

ASTISCOUA.—La Robe noire ne veut pas m'admettre à la Prière.

ROBERT—(*à part*).—Bon ! voilà l'occasion de faire des affaires à Maisonneuve.—(*à Astiscoua*).—Tu n'es pas baptisé et cela te contriste.

ASTISCOUA.—Le père Vimont a permis la Prière aux capitaines algonquins : Paul Tessouchas, Joseph Oumasasikoué ; aux capitaines hurons : Totihri, Tsondatsaa, Ahatsistari. Pour moi, l'autre jour, à la chapelle je disais au Père : Echon, tu es venu ici pour nous ; nous sommes affamés. C'est à toi de nous rassasier et de nous faire fête. Tes discours nous donnent la vie. Je veux être baptisé. Echon m'a répondu : Tu as encore le cœur trop mauvais. Les guerriers de la tribu du hibou, mes oncles et mes neveux m'ont dit alors: Tu es donc un chien.—Areskoué! le père Vimont m'a humilié. Cet affront est dans mon cœur comme une flèche dans le flanc de l'ours. Astiscoua, le capitaine huron, est fier et superbe. Il vengera son injure.

ROBERT.—Ne parle pas aussi fort.

ASTISCOUA.—Ah ! le frocard ! qu'il le garde son baptême ! Son Dieu ne vaut rien. Agreskom, (*il montre le manitou appendu à son cou*), mon manitou, est bien moins sévère et bien plus puissant. Ah ! Echon, m'a humilié ; je suis sauvage, mais mon cœur est superbe ; il ne supporte pas l'injure.

ROBERT.—Le père Vimont n'est pas le coupable. Il n'est pas le maître, ici.

ASTISCOUA.—C'est lui qui est le chef de la Prière, qui prêche et qui baptise.

ROBERT.—Il est ainsi. Mais n'empêche pas qu'il n'est pas le maître à Villemarie.—(*Il lui donne à boire un peu d'eau-de-vie*).—Dans ta cabane, c'est ta femme qui fait sécher le poisson, le maïs, le haricot ; qui fait chauffer la chaudière ; c'est elle qui dresse la tente ; qui étend les nattes des convives. Mais qui est le maître du wigwam ? qui y commande ? C'est toi. Ainsi, à Villemarie, Maisonneuve est le maître. J'ai dit la vérité (*en appuyant*).

ASTISCOUA—(*fixe Robert quelques instants*).—Ton langage renferme un mystère ! Ta pensée est voilée ! Que veut dire le visage pâle ?

ROBERT.—Je veux dire que si le père Vimont disparaît, le père qui le relèvera à Villemarie sera un autre Vimont aussi longtemps que Maisonneuve y commandera. C'est lui qui commande,

ici; c'est lui qui a fait bâtir la palissade et le fort et la chapelle ; c'est lui qui a fait un vœu au Maître de la vie pour arrêter les eaux de l'inondation; qui porta la croix sur la montagne. Il est partout ; tout est sous son empire. Et tu ne sais pas encore qui t'a offensé ? Comprends-tu ?

ASTISCOUA—(*garde un long silence, les yeux sur Robert*).—L'aimes-tu, toi, Maisonneuve ?

ROBERT.—Pas du tout ! Un sauvage qui prendrait ta cabane, crèverait tes canots, enlèverait tes peaux de castor, l'aimerais-tu ? Maisonneuve est pour moi ce sauvage.

ASTISCOUA.—Tu as toujours été mon ami ! Ecoute. Il y a vingt lunes, Astiscoua fut offensé par un goyogoin, l'Ecureuil noir. Résolu de me venger, je partis ; je traversai d'épaisses forêts, de larges rivières ; je découvris enfin la cabane du goyogoin, dressée près d'une source qu'un manitou ardent habite. Je remuai les eaux ; une flammerole jaillit et m'éclaira suffisamment ; je pus voir l'Ecureuil noir, étendu sur une fougère desséchée ; je le frappai du tomahawk : il avait vécu ; j'emportai sa chevelure. Mon cœur, jusque-là chaud et retentissant de voix, s'apaisa soudain— Areskoué ! le capitaine huron a été offensé par Maisonneuve ; son cœur altier demande du sang.

ROBERT.—Ecoute, Astiscoua. Vous autres, sauvages, dans vos fureurs, vous vous cabrez comme des enfants. Vous frappez brutalement. Les

blancs écoutent mieux la raison et les conseils de la prudence. Leur colère est modérée, réglée. Pourquoi répandre le sang de sa main si on peut exterminer notre ennemi par un autre bras.

ASTISCOUA.—Parle plus clairement.

ROBERT.—Voici mon plan. Montmagny est ici. Je vais le voir, et, s'il m'écoute, il fera s'éloigner d'ici Maisonneuve ; si mes discours sont superflus, il nous reste une autre ressource. Tu sais le mécontentement des Français depuis que les Iroquois les traquent et tuent leurs gens. Les Français voudraient aller en guerre, Maisonneuve le leur refuse. Envoie un de tes guerriers informer les ennemis, qui rôdent dans nos parages, de l'état de la colonie, du petit nombre des blancs, de leur impatience de franchir la palissade ; que les Iroquois dressent l'embuscade dans le bois prochain. Ici, nous exciterons les Français. Le combat sera donné ; Maisonneuve s'élancera au premier rang ; sa valeur téméraire le perdra. Si notre espoir est trompé une deuxième fois, hé bien ! tant pis pour lui, il tombera avec moins d'honneur. Astiscoua tu lui feras ce que tu as fait au goyogoin.

ASTISCOUA.—Ao ! Ao ! tu es un camarade intelligent. L'esprit des visages pâles, disais-tu, est moins brutal que le nôtre, sauvages que nous sommes, et leur prudence plus tortueuse ; oui, mais tous ces manèges décèlent une âme aussi

atroce sans assurer l'honneur du courage. Si nos conseils, à nous, sont moins raffinés, ils sont plus efficaces et honorent par la hardiesse, la témérité des coups. Néanmoins, en cette occurrence, tu es le maître ; je me plie à ton vouloir. Je sors à l'instant ; j'envoie aux ennemis mon guerrier Mangouch.—(*sortant de dessous son gilet son poignard*).—La pointe, vois-tu, en est aiguisée ; la lame a soif de sang. Il faudra bien,—(*il remet son poignard sous son gilet*),—il faudra bien en venir là.

ROBERT—(*donne à boire à Astiscoua de l'eau-de-vie*).—Si Mangouch,—écoute bien ceci,—si Mangouch fait son devoir, je lui donnerai une arquebuse.—Au revoir.

(*Astiscoua sort; Robert, seul, va s'asseoir, compulse un moment ses paperasses, puis soudain tressaillant, il se lève.*) Me voilà engagé dans une intrigue coupable. J'ai armé un vil sauvage contre un compatriote. La main qui prend le poignard est maudite. Charles avait bien raison de dire: Toute passion est funeste ;—mais non, ça n'ira pas jusque-là. Maisonneuve cèdera à la parole grave, à l'ascendant de M. de Montmagny.

SCÈNE III.

Le même, — DE MONTMAGNY, — SIEUR DE ST-JEAN.

LE SIEUR DE ST-JEAN —(*Il entre et reste au fond du théâtre*).—Son Excellence Charles Huault de Montmagny, chevalier de l'Ordre militaire de St-Jean de Jérusalem, lieutenant-général du roi et gouverneur de la Nouvelle-France.

(*A ce moment Montmagny entre et s'avance.*)

ROBERT—(*s'inclinant profondément*).—Je rends mes devoirs de respect et d'honneur à Son Excellence.—(*Il pousse un fauteuil*).—M. de Maisonneuve ne vous accompagne pas ?

MONTMAGNY.—Il est entré à la fourrière. Mais il doit nous rejoindre tout à l'heure.

ROBERT.—Vous avez visité Villemarie. Quelle impression Votre Excellence en remportera-t-elle ?

MONTMAGNY.—Que dirai-je ! Hier soir, à mon arrivée, du banc de ma galiote j'ai contemplé dans le ravissement cet incomparable panorama de Mont-Royal. Cette montagne à la croupe azurée comme le Montmartre de Paris ; ces luxuriantes forêts ; ces éclaircies herbeuses et fleuries ; cette nappe d'eau, immense et brasillante émeraude ! et toute cette nature vierge baignant dans les vagues d'une atmosphère embaumée, dans les pourprées lueurs du crépuscule ! Quel paysage ! J'étais dans l'enchantement. Brusquement à mon

âme s'ouvrirent les perspectives d'un éblouissant avenir. Quel site pour asseoir une ville fameuse ! A Québec l'honneur d'être le boulevard, l'inexpugnable Gibraltar de la Nouvelle-France. Mais la ville, que Mont-Royal abritera, sera la métropole commerciale de la colonie. Elle sera la cité des arts de la paix. Sise au centre des tribus indiennes, au confluent des grandes rivières, elle amassera les richesses et les merveilles du peuple qui va naître. Ici une grande nation.. .. mais ici soudainement fut rompu mon rêve fascinateur par un vif sentiment, une douloureuse sensation de la réalité. Quand je songeai à nos faiblesses présentes, à l'abandon de la mère-patrie, à la rage implacable des Iroquois, je revins à mon premier sentiment. Il me semble, M. de Maupertal, il me semble que l'heure n'est pas venue de fonder Villemarie.

ROBERT.—Je suis monté à Villemarie, ayant appris que vous y veniez. Je voudrais vous exposer les plaintes de la compagnie des Cent-Associés au sujet de cet établissement nouveau. Permettez—(*il déroule ses papiers.*)

MONTMAGNY.—Je sais tout. Le sieur Derré de Gand, l'intendant général de la compagnie à Québec, et Guillaume Tronquet, le commis général des vivres, m'ont informé amplement. Déjà, à Québec, j'ai pressé M. de Maisonneuve d'abandonner cette colonie de Mont-Royal. Encore un

coup et après avoir vu la faiblesse de l'établissement, je tenterai de le dissuader de cette entreprise. Je n'ai pas, ici, autorité pour commander, mais M. de Maisonneuve est un homme d'un esprit droit, et d'une volonté sincère, il cèdera à la persuasion. Nous verrons.

SCÈNE IV.

Les mêmes et MAISONNEUVE.

MONTMAGNY.—M. de Maisonneuve, je partirai tout à l'heure pour Québec. Je voulais voir Mont-Royal et visiter Villemarie : j'ai vu. Certes, cette superbe nature enlève d'admiration, mais la désespérance envahit mon âme quand je considère votre frêle établissement. Ces cabanons que vous nommez pour l'illusion chapelle, magasin, hôpital, résidence du gouverneur, cette palissade de protection, ces asiles enfin ne peuvent être le berceau d'une colonie viable ; ils me semblent plutôt l'éphémère pavillon de colons qui s'égarent. Les Iroquois, avec la torche incendiaire, le fleuve, par ses débordements, auront ruiné avant l'hiver ce pâté de masures. Témoin de tant d'impuissance, d'un dénûment aussi complet, je crois avoir raison de vous dire , M. de Maisonneuve, avec les Français de Québec : " Villemarie est une *folle entreprise.*"

MAISONNEUVE.—Excellence, votre improbation me contriste. La foi, cependant, réconforte mon âme, la foi certaine que Dieu veut cette *folle entreprise*. Les merveilles qui ont fait naître l'Association de Notre-Dame de Montréal, doivent vous en donner à vous-même l'assurance. Qu'importe à Dieu la faiblesse ou la puissance, l'abondance ou la pénurie des ressources humaines ! Vous voyez nos angoisses, notre détresse ; mais si cela n'était, Villemarie serait en vérité le premier ouvrage de Dieu accompli sans tribulations. Québec a eu ses traverses ; Champlain a-t-il désespéré? Réjouissons-nous donc de voir Villemarie commencer sous les divins signes de l'épreuve.

MONTMAGNY.—Vous mourrez à la peine et avec vous tombera votre ouvrage mal établi. Ainsi vous perdrez en soins surperflus votre vie et votre avenir.

MAISONNEUVE.—Mon avenir ! .. Excellence, j'embrassai bien jeune la profession des armes. Dans les guerres de Hollande, j'eus l'honneur d'attirer sur moi les regards et les bonnes grâces des maréchaux. Mais je rencontrai là des périls pour mon éternel avenir. Je projetai alors d'aller guerroyer en Orient contre les Turcs. Les portes me furent fermées de ce côté mais ouvertes du côté du Canada. J'entrai dans cette voie d'apostolat et de labeurs où j'allais être occupé selon Dieu et selon mon état. Dans ces conseils je ne

consultai pas les intérêts du temps mais ceux de l'éternité. Maintenant si Dieu veut confier à d'autres mains plus dignes ce noble ouvrage ébauché ; si, avant que son indigne serviteur ait achevé sa tâche, Dieu veut lui donner le repos, eh bien ! ayant jeté ici des semences de salut, je mourrai dans une bienheureuse espérance et dirai à mon dernier soupir : Grâces éternelles à Dieu, mon Roi et mon Seigneur !

MONTMAGNY.—Vous le savez, le gouvernement français nous a presque abandonnés. L'implacable guerre, soutenue contre la maison d'Autriche réclame les forces vives et tous les soins de la patrie. Il nous faut, partant, trouver en nous-mêmes notre salut. En ces temps fâcheux, notre ambition doit être de vivre et non de nous développer. Menacés que nous sommes de toutes parts par l'Iroquois sanguinaire, nous trouverons le salut dans l'union, dans l'union seulement. C'est assurément au préjudice de la colonie que nous vivrons séparés.

SCÈNE V.

Les mêmes, — LAMBERT CLOSSE, les ambassadeurs TAOUICHKARON et ANDIOURA.

LAMBERT CLOSSE.—Monsieur de Maisonneuve, une ambassade des tribus du haut de l'Ottawa vient de toucher à notre rivage. A sa demande,

je vous en amène le chef Taouichkaron et son cousin Andioura.

MAISONNEUVE.—Merci, Closse, de ton bon office et que veulent-ils ?

LAMBERT CLOSSE.—Taouichkaron va s'expliquer lui-même.

TAOUICHKARON—(*entre sur signe de Closse*). Nous sommes les ambassadeurs des tribus du haut Outaouais : Mataouach, Onontchate, Chépirinik, Archongouets. Nos tribus ont reconnu la divinité de la Prière. Leurs capitaines traversaient le lac Népissing. Le huron chrétien Barnabé Otsino les accompagnait. Ils étaient au milieu du lac. La tempête se déchaîne. Le ciel s'embrase d'éclairs et mugit du tonnerre retentissant ; les eaux se soulèvent sous la poussée des vents. Les capitaines invoquent leur manitou, Iannaoa qui a sa demeure au fond du lac. Ils jettent en son honneur dans l'écume des flots une tête de caribou, du maïs rôti et une tige sèche de pètun. —Courage mes camarades, dit le chrétien Barnabé; si, dans notre détresse, vous en appelez à votre démon, nous aurons bientôt vécu.—Malheureux raillleur, luï disent nos chefs, ose donc invoquer ton Dieu et s'il nous délivre de la mort, nous reconnaîtrons son pouvoir. A ce moment la tempête redoublait ses fureurs, et les lumières fulgurantes et les tonnerres roulants et les eaux creusées en précipice multipliaient autour de nous les

images de la mort. Nos capitaines épuisés étaient au désespoir. Barnabé s'agenouilla ; sa prière confiante et sereine monta dans l'ouragan hurlant: Grand Dieu des visages pâles, notre Dieu à nous aussi, enfants des bois, qui vous méconnaissons, Dieu puissant et unique qui êtes obéi des tempêtes, ayez pitié de nous, vos chétives créatures. A l'instant la furie des vents tomba comme tombe tout de suite l'outarde dont la flèche rapide a cassé l'aile. Il se fit un grand calme et les canots furent poussés, on ne sait comment, au rivage.

ANDIOURA.—Tout cela est ainsi arrivé. Et quand les capitaines racontèrent aux tribus ce prodige : Ao ! Ao ! crièrent les guerriers, nous méprisons désormais notre manitou et nous apprendrons la Prière des visages pâles.

MONTMAGNY.—Et vous êtes en route pour Québec ? Le chrétien Barnabé Otsino, sans doute, vous a fait connaître combien Ononthio était bon pour les enfants des bois ; avec quelle amitié il les accueillait.

ANDIOURA.—En effet, et nous allions descendre à Québec pour nouer société avec les blancs quand une nouvelle funeste vint troubler nos conseils et en suspendre l'exécution. Les Iroquois, disait-on, infestaient le grand fleuve avec des pensées de sang et y faisaient d'affreux carnages.

MONTMAGNY.—Il ne faut point craindre ces antiques ennemis. Nous les écraserons dans un

commun effort. Ensemble nous marcherons contre eux ; ensemble nous prévaudrons.

TAOUICHKARON.—Nos cabanes sont dressées trop loin de Québec. Comment pourrons-nous entendre la voix guerrière d'Onenthio ! Comment saurons-nous que l'heure est venue de l'appuyer s'il frappe l'Iroquois, ou de le secourir s'il tombe dans l'embuscade !—Allumons plutôt deux grands feux de guerre, l'un, ici à Mont-Royal, l'autre, au rocher de Québec. Accourant pour les éteindre, les Iroquois se diviseront et nous leur ferons un bien mauvais parti.

MONTMAGNY. — Unissons-nous, nous-mêmes. Vous savez que nous souhaitons vous rendre heureux. Venez vivre avec nous à l'abri du canon de Québec.

TAOUICHKARON.—Nous ne quitterons pas le grand lit de mousse et de gazon où dorment nos ancêtres.

MONTMAGNY.—Nous avons fondé pour vous un hameau indien. Là vous aurez un toit pour abriter le berceau de vos enfants ; un sol cultivé dont la fécondité couvrira les nattes du festin de bonnes viandes et de bons pains ; enfin une chapelle où le Maître de la vie, présent et propice, écoutera vos prières. Vous vivrez tout comme nous ; heureux comme nous.

TAOUICHKARON.—Là-bas est la terre où nous sommes nés. Quand nous plierons les claies du

wigwam et que nous roulerons les nattes du conseil, aurons-nous le courage de regarder pour la dernière fois l'arbre, le ruisseau, l'âtre familiers à nos jeunes ans. Là-bas est la terre où nos aïeux sont ensevelis. Dirons-nous aux ossements de nos pères : Levez-vous et venez avec nous dans une terre étrangère. Non, jamais nous n'irons vivre à Sillery. Si Ononthio de Villemarie ne veut pas nous aimer ni nous faire prier, nous retournerons dans la paix et l'obscurité de nos lacs et nous garderons nos manitous.

MAISONNEUVE.—Vous serez nos frères, nos enfants tout comme les Algonquins, tout comme les Hurons. Les Robes noires vous enseigneront la prière comme à nous et nous ne ferons qu'une société.

TAOUICHKARON.--Quelle voix agréable ai-je entendue ! Elle me plaît comme les grands murmures de nos lacs quand leurs eaux, dégagées enfin des glaces de l'hiver, déferlent au rivage ; elle m'enchante comme le gazouillis des oiseaux, revenus de l'exil avec le tiède printemps quand ils cachent sous la feuillée des bois leurs nids et leurs amours jaseurs ; elle me charme comme nos forêts, décorées de leur feuillage reverdi, comme les fleurs des champs fraîches écloses exhalant au matin parmi la vapeur des rosées leurs parfums odorants. Ainsi me plaît et m'enivre la voix d'Ononthio de Villemarie. (*Remise des colliers:*

T'aouichkaron prend successivement les colliers au bras d'Andioura, et tenant par un bout le collier qu'il présente, et Maisonneuve tenant l'autre bout il dit au premier) :

Voici un collier de wampuns : par ce collier nous déclarons vouloir faire avec vous la même prière.—(*Au deuxième*)—Voici un collier de wampuns : par ce collier nous déclarons vouloir faire avec les visages pâles un seul peuple et n'avoir avec eux qu'une cabane et qu'un feu.—(*Au troisième*)—Voici un collier de wampuns : par ce collier nous déclarons mettre entre tes mains le calumet de la paix et la hache de la guerre. Nos bras sont enchaînés les uns aux autres par un lien d'amour ; quiconque le voudra rompre, sera notre ennemi commun.

MAISONNEUVE.—Nous acceptons avec bonheur ces colliers de vos tribus. Nous les garderons avec diligence et nous en dirons la fidèle histoire à nos enfants. Nous formerons un seul peuple ; nous aurons les mêmes amis, les mêmes ennemis, la même prière, le même Dieu.—Vive Dieu ! l'île de Mont-Royal était un lieu maudit. Toutes les tribus y passaient avec leurs manitous et leurs œuvres de sang. Désormais elle sera le lieu béni où les enfants des bois trouveront Jésus-Christ notre maître à tous et notre premier Seigneur. Ici, autour de l'autel, Français et sauvages, nous célébrerons les mêmes solennités ; nous mange-

rons le même pain de vie, la même Eucharistie ; nous chanterons les mêmes hymnes au Créateur.

(*Les ambassadeurs se retirent.*)

SCÈNE VI.

Les mêmes, — (*la fin de la délibération*).

MAISONNEUVE—(*à Montmagny*).—Excellence, vous les avez entendus ? Les ambassadeurs outaouais nous demandent d'élever ici, à Mont-Royal, un centre de vie, religieux et militaire. Leur alliance, leur foi est à ce prix. Non, il n'y a plus lieu de délibérer. La religion et le patriotisme nous prescrivent d'être résolus et constants, vous, à fortifier Québec, moi, à fonder Ville-marie.

MONTMAGNY.—Tout le long de notre entretien, Monseigneur, votre esprit religieux et votre âme chevaleresque vous ont inspiré de belles et fortes paroles. Mais souvent de nobles sentiments déçoivent les preux. Ah ! croyez-moi, Monseigneur, il serait sage à vous de revenir à Québec.

MAISONNEUVE.—Excellence, ma grande surprise et mon grand chagrin, c'est de rencontrer des oppositions d'où nous avions droit d'attendre de chaleureux encouragements. On nous parle appréhensions et vains labeurs quand on devrait

parler foi, espérance et courage. (*Avec fermeté*) Excellence, permettez à votre humble serviteur de vous dire son dernier mot. A toute entreprise d'homme on peut opposer allégations spécieuses : c'est le fait de la raison humaine toujours hésitante en ses vues, toujours inquiète dans ses conseils. Mais je ne suis pas venu dans la Nouvelle-France pour délibérer ; j'y suis envoyé pour fonder. Oui, les vues prophétiques de M. Olier et de M. de la Dauversière, le plan entier de la compagnie de Montréal se réaliseront. Il y aura en Canada une ville fondée en l'honneur de la Reine du ciel et ce foyer de propagation évangélique et de civilisation chrétienne portera le noble, grand et beau nom de Villemarie.

MONTMAGNY.—Monseigneur, je dois céder à votre constance et à votre religion. J'aurais été heureux de vous ramener à Québec. Dieu me refuse cette joie ; que son saint Nom soit béni ! Je m'en retourne tout à l'heure, mais j'emporte en mon cœur l'admiration de votre personne. (*Avec solennité*). Rester ici dans les durs et obscurs labeurs d'une colonie à fonder, dans le délaissement et le dénuement des ressources humaines ; vivre dans les longs abandons de l'oubli public et de l'exil, non, les âmes vulgaires ne sont pas capables de pareils dévouements !

Monseigneur, le roi ne vous oblige pas de rester ici; mais si ce séjour et ses âpres devoirs vous

plaisent, il veut étendre sa puissante protection sur ce rare héroïsme. Voici une lettre....

ROBERT—(*à part*).—Quoi ! c'est fini. Montmagny cède et il n'a pas dit un mot des intérêts des Cent-Associés.

MONTMAGNY—(*après avoir retiré la lettre*).—Voici une lettre. Le roi confirme les priviléges accordés à Villemarie et consacre de sa royale volonté vos pouvoirs de gouverneur de Mont-Royal.

ROBERT. — Messeigneurs, permettez. J'écoutais, ravi, les magnanimes discours de M. de Maisonneuve. Cette brûlante effusion d'un grand cœur qui ne sait hésiter ni douter devant l'impossible entreprise, qui même s'exalte devant l'obstacle insurmontable, me remplit d'admiration et aussi de stupéfaction. Oh ! que la rencontre d'un grand homme édifie nos âmes médiocres ? Que ne puis-je joindre mes vœux et mon bon vouloir aux sacrifices et aux vœux d'un si grand Français. Mais une autre condition impose d'autres devoirs et d'autres devoirs inspirent d'autres discours.—Permettez donc, Messeigneurs, que la société des Cent-Associés dont je représente ici les intérêts, se fasse entendre. Elle a des devoirs à remplir, et, si l'on respecte ses privilèges, elle ne faillira pas à ses obligations. Or l'établissement de Villemarie préjudiciera à son commerce, au commerce des pelleteries.

MAISONNEUVE—(*d'un ton bref*).—M. de Mau-

pertal, la compagnie des Cent-Associés est bien disposée à notre endroit. Mais elle n'est, hélas ! qu'un nom officiel qui couvre les agissements mercenaires d'un conseil, d'un syndicat traître à ses devoirs.

ROBERT—(*vivement*).—Ce discours m'outrage.

MAISONNEUVE.—Pardonnez, M. de Maupertal. Je ne voudrais pas offenser un compatriote qui me marque, en termes flatteurs comme vous faites, ses ardentes sympathies. La forfaiture que je flétris, n'est pas votre fait. Votre âme est sincère, sans doute, mais abusée. Mon discours s'adresse à d'autres qu'à M. de Maupertal. Les sieurs Cheffault et de Rosée, puisqu'il me faut les nommer, conduisent tout ici et c'est notre grand chagrin. Le Canada est tombé sous la main d'avides exploiteurs ; on dirait que la Nouvelle-France leur a été donnée en proie. Monsieur, je dis tout haut ce que d'autres Français distingués pensent et déplorent dans le secret. Qu'on ne parle point ici des intérêts mesquins des spéculateurs, des hobereaux de Dieppe ou de Rouen.

ROBERT— (*irrité mais contenu*).—J'attendais de vous un langage.. ..

MONTMAGNY—(*interrompant Robert, et de la main lui imposant silence*).—S'il vous plaît.—(*A Maisonneuve*)—Ne contristez pas M. de Maupertal,

(*Montmagny et Maisonneuve et l'aide de camp de M. de Montmagny sortent*).

ROBERT DE MAUPERTAL—(*seul, tourné du côté où ils sont disparus*).—Il me refuse le droit de parler. Il répond à mes raisons par une fin de non-recevoir, et Montmagny l'appuie de sa muette approbation ! "Mon discours s'adresse à d'autres." Il n'a pas le courage de ses paroles. Qui donc est ici offensé ? —*Sur le devant de la scène*)—Moi, moi tout le premier. Oui, avec un mépris mal dissimulé, il m'insulte et me rebute. Hé bien ! tant pis pour toi, grand homme ! Crois-tu que Robert de Maupertal ait l'âme vulgaire d'un valet, faite pour l'opprobre ? Tu te trompes, Maisonneuve. Le roi, avec ses lettres et ses emphases, ne lui sauvera pas la vie. La parole royale est belle mais elle n'est pas un bouclier contre l'Iroquois ; la volonté royale ne lui donnera pas le salut dans la fatale embuscade qui se prépare.—(*Il sort précipitamment*).

ACTE II.

Le théâtre représente le préau du fort: à droite, le magasin; à gauche, la chapelle rustique; au fond, la palissade; dans le lointain, la montagne de Montréal ; deux bancs rustiques.

SCÈNE I.

ASTISCOUA, MATTEMAILLE (*mise de bûcheron.*)

ASTISCOUA.—Mon frère, le visage pâle s'en va à la forêt ?

MATTEMAILLE—(*assis sur l'un des bancs, de bonne humeur*).—Pour y abattre les vieux arbres, y faire une grande clairière où l'on sèmera le maïs et le froment.

ASTISCOUA.—Aimes-tu ce pays ?

MATTEMAILLE.—Ah ! s'il fourmillait moins d'Iroquois, je ne regretterais pas, je crois, d'avoir quitté la vieille France pour la Nouvelle.

ASTISCOUA.—Les Iroquois nourrissent-ils toujours dans leurs cœurs des pensées de meurtre ? Vous les avez déjà vus, ces ennemis des Hurons ?

MATTEMAILLE.—Plus d'une fois. Leurs bandes fourragent dans les alentours. Au mois de juin, ils ont fait périr plusieurs de nos colons.

ASTISCOUA.—Comment ont-ils fait ce mauvais coup ?

MATTEMAILLE.—Nous étions six hommes travaillant au défrichement voisin. Inopinément cinquante Iroquois tombent sur nous. Boissier, Berte, Laforest sont tués sur le champ et scalpés. Avec deux autres français je suis garotté et amené captif. Mais je m'échappai.

ASTISCOUA.—Par quelle bonne chance ?

MATTEMAILLE.— Ayant été chargé de faire bouillir la chaudière de mon maître, j'eus permission d'aller au bois ramasser des fagots. Un jour je m'enfonçai davantage dans la forêt et....

ASTISCOUA.— (*interrompant*).— Et ton maître ne t'a plus revu.—Et votre capitaine, je suppose, leur fait une chaude guerre !

MATTEMAILLE.—M. de Maisonneuve ne croit pas la devoir faire.

ASTISCOUA. — Etrange conduite ! Que ma chevelure pende éternellement au wigwam de l'Iroquois s'il est, chez les sauvages, une nation, une tribu, une cabane assez lâche pour ne répondre pas aux provocations de l'ennemi ; assez vile pour oublier ses guerriers tombés dans l'embuscade. La peur ! c'est la part des squaws.

MATTEMAILLE.—M. de Maisonneuve n'est pas timide mais prudent.

ASTISCOUA.—Champlain, à Québec, n'avait pas ce genre de prudence : Il y a bien des fois que nos

forêts reprennent leur feuillage, j'étais un bien jeune guerrier; ma nation avait déterré contre les Iroquois la hache de guerre. Champlain vint avec nous en expédition. Nous rencontrâmes les Iroquois à Ticondéroga, à la tête du lac qui porte le nom du grand guerrier. La confiance chez nous était extrême ; nous prévoyions quelle panique le bruit des arquebuses créerait. Le combat ne fut pas long; nous échangeons quelques volées de flèches ; nos rangs s'ouvrent ; Champlain et les siens font éclater leurs arquebuses. Se croyant parmi les foudres et les tonnerres, les Iroquois prennent la fuite. Nous nous jetons à leur poursuite, tuant ceux-ci, faisant ceux-là prisonniers. Nous emportons des chevelures pour orner tous nos wigwams.—(*Avec enthousiasme*)—Ah ! Champlain, c'était un brave guerrier mais—(*baissant le ton avec ironie*)—pas prudent, non pas autant que M. de Maisonneuve.

MATTEMAILLE.—Maisonneuve est aussi vaillant que l'autre. Il n'hésite pas par crainte.

ASTISCOUA.—Chez nous, quand des guerriers sont tués, nos capitaines vont tout aussitôt les venger. Les périls des forêts, les précipices des montagnes, les bouillonnements des eaux, rien, rien n'étonne le courage, l'audace des capitaines. Est-ce que les capitaines des visages pâles n'aiment pas leurs guerriers ?

SCÈNE II.

Les mêmes, les bûcherons Gadois, Beaudoin, Archambault.

Mattemaille.—Hé ! vous autres, vous vous faites bien attendre. Le soleil monte toujours ; la chaleur sera grande. Hébert, Lavigne, Primot sont au bois depuis l'aurore.

Archambault.—Hé bien ! nous serons les ouvriers de la onzième heure.

Gadois.—La forêt vierge verra tomber aujourd'hui ses plus beaux ornements. Mes amis nous y ferons une large trouée.

Mattemaille.—Et les Iroquois y verront détruire leurs cachettes.

Gadois.—En effet ils ont dans ces vieilles futaies de belles caches à embuscade.

Beaudoin.—Si nous n'avons pas le plaisir de leur courir sus, nous leur imposerons avec le désert le déplaisir de ne pouvoir plus nous fouailler.

Archambault.—Ah ! depuis qu'ils ont assassiné nos gens, malpeste ! j'enrage qu'on ne nous commande pas d'épauler contre eux.

SCÈNE III.

Tous les colons sur le théâtre, — (*beaucoup d'agitation.*)

Hebert, Primot, Lavigne—(*entrent en courant, arrivant de la forêt pour annoncer la nouvelle, ils crient*).—Les Iroquois ! les Iroquois !

LAMBERT CLOSSE et BARBEAU *qui suivent Hébert, Primot, Lavigne ;* ROBERT DE MAUPERTAL, GORRY et comparses *qui arrivent sur le théâtre par le côté opposé ;* ceux qui sont déjà sur le théâtre ; *tous ceux-là crient, interrogeant* :—Les Iroquois ? —(*Avec colère*)—Ah ! les freux !

LAVIGNE—(*haletant*).—Nous étions à l'orée de la forêt, abattant l'orme et l'érable quand Pilote, la chienne fidèle, se mit à aboyer dans la profondeur de la futaie.

HEBERT.—Et toute la meute des chiens hurle.

PRIMOT.—Ils jappent de tout côté. Les Iroquois sont là assurément.

MATTEMAILLE.—Il faut aller à leur rencontre.

ARCHAMBAULT.—Resterons-nous toujours derrière nos bastions comme des lâches ?

MATTEMAILLE.—Il faut faire violence à M. de Maisonneuve.

TOUS.—Oui...., si.... si....

ROBERT DE MAUPERTAL.—Le gouverneur s'opposerait-il par hasard à une sortie contre ces barbares ?

PLUSIEURS.—Il refuse avec entêtement.

ROBERT DE MAUPERTAL.—C'est une conduite inouie pour un français. Nos frères, Boissier, Berte, Laforest, sont assassinés et on ne les venge pas !

TOUS.—C'est honteux.

ROBERT DE MAUPERTAL. — Des français sont insultés, bravés avec insolence et on ne bouge pas.

PLUSIEURS.—C'est lâche, c'est à rougir.

ROBERT DE MAUPERTAL.—Est-ce timidité chez cet homme ? Mais qui ignore sa valeur intrépide. Il se défie donc de vos courages. Il ne croit pas à votre vertu. Amis, endurerez-vous sa prétention injurieuse d'avoir, lui seul, le noble feu du courage et de l'honneur.

TOUS.—C'est offensant, outrageant ; nous ne le souffrirons pas.

ARCHAMBAULT.—Mes amis, voici le gouverneur, on va s'expliquer.

TOUS.—Il faut qu'on s'explique.

SCÈNE IV.

Les mêmes (*qui font silence respectueux*), MAISONNEUVE, CHARLES DE MAUPERTAL.

MAISONNEUVE—(*calme, avec autorité*).—Qu'est-ce ceci ? et ce désordre et ce tumulte ?

ARCHAMBAULT.—Seigneur, les chiens aboient à la forêt. Les Iroquois sont-là, assurément.

CLOSSE.—Irons-nous pas en parti contre eux ?

TOUS.—Irons-nous pas ?

MAISONNEUVE—(*avec fermeté et calme*).—Le temps n'est pas venu pour ce coup hardi.

MATTEMAILLE.—Nous sommes lassés de ces délais.

ARCHAMBAULT.—Nous garderez-vous en d'éternelles alarmes ?

PRIMOT.—Nous ne pouvons être en assurance aux seuils de nos portes.

HEBERT.—Nous ne pouvons faire quatre pas hors de la palissade sans être assaillis par ces assassins.

MATTEMAILLE. — Humilierons-nous pas, un jour, ces insolents ?

MAISONNEUVE— (*avec calme*).—Mes amis, le temps n'est pas venu ; pour la centième fois je vous le dis, le temps n'est pas venu de nous faire justice.

GORRY.—Cette modération est à contre-temps, Elle enhardit nos ennemis. Ils nous méprisent comme des lâches en voyant que nous n'osons les poursuivre, pas même à une portée de fusil.

MATTEMAILLE.—Champlain était prudent et pourtant il n'a pas hésité à courir les humilier jusque dans leurs cantons.

BARBEAU.—Nous laisserons-nous fusiller sans bouger jamais ?

MAISONNEUVE.—Ayez patience ; quand Dieu nous aura donné du monde, nous tenterons de bons coups.

CLOSSE.—Nous nous rendons méprisables. Un sauvage provoqué prend de sanglantes revanches et nous, comme des lièvres peureux, nous nous tapissons dans nos glapiers.

ARCHAMBAULT.—Allons ! allons ! en une heure nous les aurons débusqués et nous aurons enfin la paix et le respect.

MATTEMAILLE.—Les capitaines hurons vengent leurs guerriers tués dans l'embuscade ; nos frères, à nous, sont indignement assassinés et nous ne bougeons pas ?

ARCHAMBAULT.—Allons ! allons ! vengeons nos frères !

TOUS—(*avec un mouvement*). — Allons, allons.

MATTEMAILLE.—La plus vile cabane huronne aurait assez de cœur pour châtier le meurtre de ses guerriers !

MAISONNEUVE—(*avec calme*).—Mes amis j'admire votre ardeur généreuse, votre martial orgueil. Mais observez donc que nous ne sommes qu'une poignée d'hommes. Les Iroquois sont légion. Leur tuer cent guerriers, qu'est-ce pour eux. Les cinq cantons réparent tout aussitôt cette perte légère. Pour nous, perdre dix hommes, moins que cela, cinq colons, c'est un tort irréparable, un désastre qui compromet l'établissement de Villemarie. Attendez ; le temps des représailles n'est pas venu.

SCÈNE V.

Les mêmes, MANGOUCH.

MAISONNEUVE—(*à Mangouch qui entre en courant*).—Mangouch !

TOUS.—Mangouch !

MAISONNEUVE.—Quelle nouvelle nous apportes-tu ?

MANGOUCH.—J'accourais vous informer qu'un parti d'Iroquois rôdait dans la forêt voisine.

MAISONNEUVE.—Nous le savons. Connais-tu leurs forces ?—(*Mangouch réfléchit, le doigt sur la bouche, et reste muet*).—Les as-tu vus de près ? si tu sais quelque chose, parle.

MANGOUCH.—J'étais au pied du lac Saint-Louis. Comme je m'éveillais d'un long sommeil, j'entendis comme le bruit d'une flottille de canots qui abordent. Je me glissai au bord du hallier qui me cachait et je découvris les Iroquois : c'étaient eux.—Ils gardaient silence. Puis ils s'enfoncèrent, toujours silencieux, dans la forêt, dans la direction de Villemarie, en suivant une abatture que des broussailles obstruent un peu. Et moi, suivant la grève autant que possible, courant en tapinois de taillis en taillis, je pus arriver sans encombre jusqu'ici, espérant vous donner la nouvelle.

MAISONNEUVE.—Les ennemis sont nombreux ?

MANGOUCH.—J'ai vu.... une dizaine de canots de.. .. quatre ou cinq guerriers.

ARCHAMBAULT.—Seigneur, vous le voyez, nos ennemis sont en petit nombre.

MATTEMAILLE.—Reculer, c'est une lâcheté indigne de la valeur française.

TOUS—(*avec mouvement*).—Allons, allons.

MAISONNEUVE.—Ils sont encore trop nombreux. En outre ils sont plus versés que nous dans ces combats de guet-apens et de surprises. Nouveaux-venus, vous flattez-vous de vous y entendre dans ces ruses, dans ces stratagèmes de petite guerre. Croyez-moi, nous serions surpris dans l'embuscade ; nous péririons infailliblement.

CLOSSE.—Cette mort pour une sainte cause, nous la souhaitons. "Je ne suis venu en Canada qu'afin d'y mourir pour Dieu en le servant dans la profession des armes. Si je n'espérais pas y trouver un jour cette mort désirée, je quitterais dès demain le pays pour aller servir contre les Turcs et n'être pas privé de cette gloire."

TOUS.—C'est aussi là notre désir.

MAISONNEUVE.—Et moi donc formé-je d'autres vœux. Pourquoi ai-je quitté la douce France quand un brillant avenir m'y souriait ! Quelle pensée faisait palpiter mon âme dans mes derniers adieux à mon vieux père. Là-bas, à Villemarie, lui disais-je, je pourrai dans le métier des armes

et servir mon roi et hasarder mes jours pour mon Dieu.

PRIMOT.—Pourquoi refusez-vous l'occasion ?

MAISONNEUVE—(*avec calme*).—Je vous l'ai déjà dit.

GORRY.—Ce sont des prétextes. Vous nous cachez vos sentiments ; vous ne croyez pas à notre courage. M. le gouverneur, mon dévouement à votre personne vous est connu. A Québec, j'ai payé, de plusieurs jours de prison, le témoignage d'amitié et de haute estime que je vous ai rendu publiquement. Mais puisque vous nous méprisez, je chercherai un autre seigneur.

MATTEMAILLE.—Sommes-nous des lâches ou des esclaves pour subir cette détention derrière les palissades.

TOUS.—On nous outrage.

MAISONNEUVE.—Je vois que vos cœurs s'aigrissent. Mes amis, vous avez des âmes fortes et intrépides. Les âmes vulgaires sont incapables des dévouements que l'établissement de Villemarie vous impose. Je ne veux pas vous frustrer du bonheur ni de mourir pour une sainte cause, ni de signaler opportunément votre valeur : Je refusais le combat parce qu'il me semble téméraire, et son issue, fatale. Mais mes sentiments pour vous sont suspectés ; mes intentions, mal entendues ; ma conduite, mal expliquée. La division parmi nous, le mécontentement, les animosités, ces ex-

citations séditieuses, enfin, seraient un mal plus grand que celui dont je veux vous défendre. Hé bien ! je cède à vos instances. Soyez fermes comme vous le promettez ; je serai toujours à votre tête. Allons ! à l'ennemi !

Tous—(*sortant et criant*).—Montjoie ! Montjoie ! Vive notre gouverneur !

(*Les colons sortent les premiers, Maisonneuve suit, Charles qui a suivi Maisonneuve jusqu'à la sortie, revient vers Robert qui reste sur le théâtre avec Astiscoua et Mangouch*).

Charles de Maupertal—(*revenant sur ses pas*).—Robert, vous ne venez pas au combat ?

Robert—(*ferme et sec*).—Non.

Charles.—Mon cher Robert, votre conduite m'étonne. Vous me paraissez depuis hier préoccupé, mystérieux, mal content. Venez donc dissiper vos noires idées dans une lutte généreuse. Venez, croyez-m'en, vous ferez un bon coup.

Robert.—C'est notre affaire. Mon frère, vous ne devez pas aller au combat. Vous n'avez pas le droit d'aller exposer votre vie. Ce n'est pas votre affaire.

Charles.—Ce n'est pas mon affaire ! ce n'est pas mon affaire de combattre pour une cause sacrée. La guerre est sainte ; je suis chrétien. Cela décide tout. Ma place est près de M. de Maisonneuve. Vivent les preux et les martyrs !

Robert.—Mon frère, vous courez à la mort.

CHARLES.—Mourir en pareille occasion, paraître au tribunal du Dieu des armées, tenant en main la palme du soldat tombé au champ d'honneur, c'est un sort trop fortuné, je ne l'espère pas !

ROBERT—(*tâchant d'interrompre*).—Mon frère, mon cher frère....

CHARLES—(*de la main, imposant silence*).—Assez.... le temps presse. Au revoir.—(*Brandissant son épée*) — Pour Dieu et pour la Nouvelle-France !

ROBERT—(*tâchant de retenir son frère qu'il suit jusqu'à la sortie*).—Mon frère, mon frère... Stupide enfant, va donc mourir.

SCÈNE VI.

ROBERT, — ASTISCOUA, — MANGOUCH.

MANGOUCH—(*à Robert qui revient à l'avant-scène*).—Hé bien !

ROBERT.—Hé bien ! c'est un coup manqué ; les Iroquois s'en retourneront déconfits.

MANGOUCH.—Comment ?

ROBERT.—Une cinquantaine d'Iroquois contre trente Français, sous les ordres du vaillant Maisonneuve ! la partie n'est pas égale !

MANGOUCH.—Mais !....

ROBERT—(*continuant*).—Les Iroquois sont débusqués d'emblée et mis en fuite avec perte.

MANGOUCH.—Mais il y a là plus de cinquante Iroquois...

ROBERT.—Comment ? Plus de cinquante Iroquois seraient là ?

MANGOUCH.—Plus de cinquante Iroquois et beaucoup plus.

ROBERT.—Et combien sont-ils ?

MANGOUCH.—Prenez patience, s'il vous plaît. —Me voyant tombé à l'improviste, sans vous pouvoir rencontrer, au milieu des visages pâles, tes frères ; comprenant qu'ils n'iraient pas au combat si les forces des ennemis leur étaient avouées ; sachant qu'il fallait pourtant, à tout prix, les engager dans l'embuscade préparée, jai.... menti.

ROBERT.—Mangouch a eu assez d'esprit pour penser à tout cela. Et combien sont-ils ?

MANGOUCH.—Hier, après avoir reçu les instructions d'Astiscoua, mon capitaine, je me rendis, à force d'aviron, au pied du rapide et de là par le portage, le canot sur l'épaule, au lac Saint-Louis. Je lançais de nouveau mon canot à la recherche des ennemis quand j'aperçus une toute légère fumée flottant sur une pointe boisée. Je me dis : Il y a là des sauvages ; j'irai les reconnaître. Mon canot me porta à cet endroit ; j'entrai dans le bois qui masquait le campement ; puis je me glissai furtivement, sans bruit, dans les fourrés ; enfin,

j'arrivai sans être vu ni ouï à une clairière et je reconnus...

Robert—(*interrompant*).—Les ennemis? Et combien sont-ils? j'enrage.

Mangouch.—Les Iroquois dormaient profondément près des marmites renversées et sous la protection des manitous domestiques, appendus aux rameaux des arbres. Je pensai qu'ils se reposaient ainsi en plein jour pour marcher, la nuit suivante, frais et dispos sur Villemarie; je pensai que jamais dans ma vie je n'aurais aussi belle occasion de lever des chevelures. Tout près de moi, isolé de ses frères, endormi, la vaste poitrine ronflante, gros, gras, la gorge tendue, la riche chevelure, mêlée de plumes d'aigle, étendue, un capitaine... Brr... des pensées de guerre et de gloire agitaient mon esprit...

Robert — (*interrompant avec impatience*). — Assez, assez de tes pensées. Dis-moi donc ce que tu as fait?

Mangouch.—Trois fois je criai: Koué! Koué-é-é. Oh! jamais, à moi tout seul, je n'avais fait peur à tant de guerriers. Tous les guerriers sursautent, crient d'effroi, saisissent leurs mousquets. Aussi, brusquement, je me jette au milieu d'eux, criant: Bonne nouvelle, bonne nouvelle! Les guerriers m'enveloppent, me pressent, les oreilles attentives, la bouche béante, et je dis: Je suis Mangouch, guerrier huron. Le capitaine Astis-

coua et le visage pâle, de Maupertal, de Trois-Rivières, m'envoient vers vous. Astiscoua était l'ami des visages pâles...

ASTISCOUA—(*sombre*).—Et maintenant il l'a été.

ROBERT.—Tu leur as dit combien il y avait peu de Français au fort Villemarie ; quel était leur mécontentement, leur impatience de livrer le combat.

MANGOUCH.—Tout cela, et j'ai ajouté : Venez au plus tôt. Dressez l'embuscade ; les Français s'y engageront, certainement ; frappez Maisonneuve ; tuez-le. Celui qui vous fait dire cela c'est le blanc de Trois-Rivières, de Maupertal.

ROBERT—(*brusquement*).—Ce mot était de trop.

MANGOUCH—(*surpris*).—J'ai dit la vérité !

ROBERT—(*avec humeur*).—Le mot est vrai, mais il n'était pas à dire.—(*Avec impatience*).—Ensuite, ensuite. Combien sont-ils ? Me le diras-tu enfin...

MANGOUCH.—Par le manitou, écoutez donc en toute patience. Scugniosa...

ASTISCOUA — (*interrompant*). — Scugniosa, le terrible Scugniosa est là ?

MANGOUCH.—Lui-même.

ASTISCOUA. — Maisonneuve ne lui échappera pas. Scugniosa est le plus célèbre des capitaines iroquois. Au temps où les sauvages combattaient avec l'arc et le tomahawk, Scugniosa a porté la guerre dans toutes les bourgades des Hurons et des Algonquins. En maints endroits, dans nos

forêts, sur nos montagnes, il a élevé ses trophées. Sur les pierres, sur les arbres il a marqué son portrait, entouré de figures qui nous apprennent encore, de nos jours, par combien de meurtres, par combien de captifs il a jeté le deuil dans nos wigwams. Partout il a jeté en souvenir,—lugubre souvenir—, ses casse-tête ensanglantés parce que partout il fut vainqueur. Sa cabane est toute couverte de chevelures. Ah ! malheur à qui combat contre l'Agnier Scugniosa ! Malheur à Maisonneuve !

MANGOUCH.—Scugniosa réunit les chefs des cabanes. En conseil, ils décident de se rendre à Villemarie pendant la nuit. Les Iroquois dresseront l'embuscade sur le chemin que les bûcherons ont ouvert l'hiver dernier pour traîner le bois du foyer. Ils se diviseront en groupes, tapis ici et là dans les fourrés. Tel fut leur conseil.

ROBERT.—Et combien sont-ils ? Allons, dis donc enfin, combien sont-ils ?

MANGOUCH.—Très nombreux ; et ce sont les féroces Agniers ! Je les regardais défiler lorsqu'ils s'enfonçaient dans l'épaisse forêt ; c'était un spectacle menaçant ! — Ils sont divisés en cabanes. La cabane de l'Aigle, capitaine Scugniosa, cinquante guerriers.

ROBERT.—Cinquante guerriers.

MANGOUCH.—La cabane de l'Ours, capitaine Onaské, trente-cinq guerriers.

ROBERT.—Quatre-vingt-cinq guerriers.

MANGOUCH.—La cabane de l'Epervier, capitaine Aoutarisati, trente guerriers.

ROBERT.—Cent quinze guerriers.—(*Il rit*)—Ah ! Ah !

MANGOUCH.—La cabane du Corbeau....

ROBERT.—Encore !

MANGOUCH. — Capitaine Annenraès, quinze guerriers.

ROBERT.—Ce qui fait cent trente guerriers.

MANGOUCH.—La cabane du Chevreuil, capitaine Scandaouati, vingt guerriers.

RORERT.—Cent cinquante.

MANGOUCH.—La cabane du Loup-Cervier, capitaine Outreouati, vingt-cinq guerriers.

ROBERT.—Cent soixante-quinze guerriers.

MANGOUCH.—La cabane du Maskinongé....

ROBERT.—Quoi ! encore !—(*Il rit*)—Ah ! Ah !

MANGOUCH. — Capitaine Kiouitsaéton, quinze guerriers ; enfin la cabane de l'Anguille, capitaine Soionès, dix guerriers.

ROBERT.—Deux cents guerriers ! Deux cents guerriers ! C'est une horde. Le combat ne sera pas long ; le coup sera décisif, fatal.—Mangouch, retourne au wigwam d'Astiscoua ; tu trouveras là un mousquet tout neuf ; il est à toi ; je te le donne comme un souvenir et une récompense. — (*Mangouch sort*).

SCÈNE VII.

Les mêmes, BARBEAU et HÉBERT (*qui reviennent du combat consternés*).

ROBERT.—Hé ! comment ça va-t-il ?

BARBEAU et HEBERT—(*ensemble*).—Ça va mal,

HEBERT.—Le pauvre Lebeau est gravement blessé.

ROBERT.—Est-ce que les Iroquois l'emportent ?

BARBEAU.—Ah ! les freux ! Ils sont légion. Oh ! quel combat !

HEBERT.—On suivait le chemin du chantier. C'est de ce côté qu'aboyaient Pilote et la meute. Nous n'étions qu'à l'orée du bois quand une décharge de mousquets éclate sur nous comme un tonnerre. " Jetez-vous dans le bois ", ordonne le gouverneur. Nous nous élancions, quand une seconde mousquetade retentit d'un autre côté. On entend un cri de douleur. C'était Lebeau qui s'affaissait, gravement blessé. " Ne m'abandonnez-pas ", criait-il. Pendant que nos compagnons foncent sur l'ennemi et portent ailleurs les périls du combat, Barbeau et moi, nous portons assistance au pauvre Lebeau, l'emportons jusqu'ici et le remettons aux soins de mademoiselle Mance.

ROBERT.—Et le gouverneur ?

BARBEAU.—Hélas ! nous l'avons laissé là-bas

avec les autres compagnons. Payant d'audace, ensemble ils bravent les perfides Iroquois. Hélas ! ils périront tous.

ROBERT—(*à part*).—Ça va à merveille.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, PRIMOT, LAVIGNE, BEAUDOIN, GADOIS et comparses (*ceux-ci arrivent en désordre et en criant : Malheur, malheur !*).

HEBERT.—Parlez, dites, dites, les autres sont-ils morts ?

PLUSIEURS.—Non, non, ils luttent encore.

HEBERT et BARBEAU.—Et puis.... et puis...dites donc ?

PRIMOT.—Sur l'ordre du gouverneur, nous nous jetons dans la forêt pour nous couvrir contre le plomb ennemi. Hélas ! nous tombons dans un hallier, repaire masqué de quarante Iroquois. Ils déchargent contre nous leurs espingoles. L'éclair nous éblouit ; la fumée nous enveloppe ; le plomb sinistre siffle. Mattemaille, Bigot jettent de hauts cris et sont muets à jamais. Nous suivons également notre premier élan et assommons de la crosse de nos mousquets une dizaine d'Agniers, plus lents à fuir notre impétueux effort. Mais en même temps, de tout côté, à gauche, à droite, en face, les ennemis se lèvent, vingt, trente, quarante guerriers et versent sur nous le plomb

meurtrier de leurs arquebuses. Oh ! sans les arbres qui nous couvraient, nous succombions tous en cette rencontre.

BEAUDOIN.—Andubuchon, Lusure, Prud'homme étaient tombés et leurs blessures leur arrachaient des plaintes lamentables.

LAVIGNE.— Nous étions pressés par les Iroquois ; nous courrions à une ruine certaine. La retraite ! la retraite ! crions-nous de désespoir. M. de Maisonneuve répond : Closse, Gorry, Rabelin, —il en nomme dix autres—, ensemble protégeons la retraite ; les autres, donnez vos fourniments ; relevez les blessés ; retournez au pas de course.

GADBOIS. — Nous suivons ces ordres. Nous étions revenus au chemin d'hiver. Les arquebusades se renouvelaient infiniment. La noire fumée du combat était traversée d'éclairs sinistres. On entendait les nôtres s'exhortant. Nous nous hâtames.

BEAUDOIN.—Ah ! M. le gouverneur avait bien raison de ne vouloir pas courir sur l'ennemi.

TOUS.—Hélas ! il va périr.

ROBERT.—Et mon frère Charles ?

PRIMOT.—Oh ! l'admirable jeune homme ! A force d'instances, il fit agréer son dévouement à M. de Maisonneuve et entra dans la mêlée. Sa tendre jeunesse nous avait touchés ; sa mâle énergie sur le champ d'honneur nous enflamma. C'est une âme bien née chez qui la valeur intrépide pré-

cède l'épreuve des batailles. Il vole au premier rang, toujours au côté du gouverneur, le servant au besoin et prêt à le couvrir s'il le faut.

(*On entend des cris*).

SCÈNE IX.

Les mêmes, CLOSSE, GORRY et comparses, — (*un peu après*) CHARLES.

GORRY.—Laimery, Rabelin sont morts ! Boudard, Desroches, Perrin sont gravement blessés, mais sauvés.

CLOSSE.—En revenant au chemin que vous suiviez, pour protéger votre retraite, nous étions bien décidés de contenir l'ennemi. Mais nos mousquets déchargés trop précipitamment, nous nous trouvons tout à coup sans défense. Les Iroquois s'en aperçoivent ; ils sortent ; ils débuchent avec assurance ; ils s'élancent de tous les fourrés par groupes nombreux de guerriers. Nous pûmes voir leur multitude infinie ! Mille clameurs et mille échos éclatent ensemble formidables. La fusillade mèle ses détonations à tous ces mugissements. Nous perdons notre sang-froid ; nous sommes emportés dans un sauve-qui-peut général.

CHARLES DE MAUPERTAL—(*accourant, haletant*). — Malheureux !.... Malheureux ! qu'avons-

nous fait ! Nous avons abandonné le gouverneur parmi les ennemis !

TOUS.—Grand Dieu ! M. le gouverneur ! Nous l'avons abandonné !

CHARLES.—Il doit être mort, il doit être mort à ce moment ! Tout à l'heure sa pensée m'est revenue ! Je me retournai et l'aperçus à quelque distance. Il tâchait d'imposer aux Iroquois qui pressaient et qui, sans son audacieuse volte-face, entraient avec nous dans Villemarie. Les Iroquois concentraient donc, vers lui seul, toutes leurs fureurs ; leur sanguinaire légion déborde sur lui ; un chef, un capitaine d'une taille de géant, le plus redoutable... Mais, est-ce l'heure des vaines paroles ! Allons ! allons ! malheureux, s'il n'a pas encore succombé, sauvons-le ; s'ils l'ont tué, vengeons-le.

TOUS—(*criant et se précipitant*).—Allons ! allons ! vengeons-le ; mourons ensemble. — (*Tous sortent, excepté Robert et Astiscoua*).

ROBERT — (*criant après Charles*). — Charles ! Charles !—(*Désolé*)—Ils vont tous périr ; le désastre est plus complet que je ne le souhaitais ! Ces pauvres Français, ce Charles, ce sont de stupides gens que Maisonneuve magnétise avec ses discours de capucin... (*Avec colère*) Mais lui,... lui, ah ! il a bien mérité son sort ! Il se croit grand homme ! Il n'est qu'un hypocrite, un halluciné,

un insulteur grossier, un entêté sur qui la raison des plus sages ne peut rien.

Astiscoua—(*longtemps silencieux, le doigt sur la bouche*).—Koué ! Koué ! le capitaine huron est vengé. Ça n'a pas été long. Comme une vieille femme à l'aspect imprévu du serpent dont la crête reluit et l'œil étincelle, frémit, s'affaisse et meurt mordue par le reptile maudit ; ainsi ces visages pâles et leur capitaine, troupe lâche, à la première rencontre de l'Iroquois, perdent esprit et cœur et périssent sans gloire.

SCÈNE X.

Les mêmes, tous les colons, — Charles, — Maisonneuve.

Tous — (*revenant, précédant Maisonneuve, criant*).—Noël ! Noël ! le gouverneur est sauvé. Victoire ! victoire ! Dieu soit béni !

Maisonneuve—(*encore en arrière*).—Dieu soit béni !—(*Sur l'avant-scène*)—Oui ! Dieu soit béni ! Le Seigneur nous a épargné un grand désastre. Nous avons peu de monde à pleurer et nos blessés sont sauvés.—Les Iroquois pouvaient me fusiller ; l'ambition leur a fait perdre leur proie ; ils voulaient m'avoir vivant. Quel trophée de gloire à porter dans leur canton ! Donc les Iroquois me pressent ; les guerriers cependant veulent céder à leur chef l'honneur de la capture. Le terrible

Scugniosa est sur mes talons. Déjà je sens sa main sur mon épaule. Je fais brusquement volte-face, le pistolet au poing. Scugniosa, en s'inclinant, pare la balle homicide, mais il se redresse aussitôt pour m'empoigner et le second coup.... lui éclate en pleine poitrine....

TOUS.—Noël ! Noël !

MAISONNEUVE.—Il jette un grand cri ; il s'affaisse. Ses guerriers répondent par une clameur d'effroi et demeurent interdits, stupéfiés. Profitant de cet émoi profond, je m'évade et me voici.

TOUS.—Noël ! Noël !

MAISONNEUVE.—Mes amis, Dieu veillait sur nous. Sa croix.... (*se tournant vers la croix qu'on aperçoit sur la montagne et les autres se découvrant et regardant du même côté*).—Amis, la voyez-vous, là-bas, là-haut, radieuse, dominant la draperie verdoyante de Mont-Royal.—Amis, la croix de la montagne nous a sauvés. Au jour du pèlerinage, quand nous allions porter sur la montagne la croix votive, vous vous en souvenez, par le ministère du père Vimont, l'Eglise a récité sur moi, a récité sur vous la prière des croisés : " Seigneur nous prions votre clémence infinie de protéger partout et toujours et de délivrer de tout péril vos serviteurs." Amis, la croix est notre égide dans les périls. Nous avons combattu sous son ombre tutélaire. De là-haut, elle étendait sur nous ses

bras protecteurs. Amis, elle nous a donné le salut.

Tous—(*se tournant vers la croix et se découvrant*).—Bénie soit la croix, la croix de la montagne !

Gorry.—Dieu a voulu faire éclater admirablement votre vaillance éclairée, votre courage prudent, votre calme intrépide en vous donnant la victoire, à vous seul, contre tous.

Closse.—Ah ! nous avons péché contre vous.—(*Tous, l'interrompant disent : oui, tous, tous.—Closse continuant*) —Ah ! combien nous regrettons de vous avoir contristé et offensé. Une ardeur téméraire nous décevait. Désormais nous vous donnerons tout notre respect, toute notre obéissance.

Tous.—Nous vous le promettons.

Closse.—Au gouverneur de Villemarie, M. Chomedey de Maisonneuve, le vaillant, le sage, le bien-aimé de Dieu, à jamais respect et obéissance!

Tous.—Nous le jurons.

Maisonneuve.—C'est Dieu qui a fait tout cela. C'est Lui qui est le Dieu des combats, le Sabaoth invincible. Il donne la victoire et la vie à qui il lui plaît. Allons devant ses Tabernacles, lui rendre nos solennelles, nos justes actions de grâces !

Tous.—Noël ! Noël !—(*Ils rentrent à la chapelle*).

SCÈNE XI.

ROBERT, (*assis sur le banc rustique près de la chapelle*) ASTISCOUA (*assis sur l'autre banc*).

ASTISCOUA—(*après un long silence ; on entend comme la rumeur lointaine du Te Deum*).—Donc, voilà où aboutissent les faibles conseils de de Maupertal. "Vous autres, sauvages, disait-il, vous y allez brutalement ; nous autres, visages pâles, nous suivons une raison plus prudente."—(*Se levant brusquement*)—Oui, oui, que de temps perdu en ces agissements de prétendue prudence !—(*Silencieux, songeant ; on entend toujours le Te Deum ; se tournant vers Robert qui semble absorbé ; se rapprochant de lui ; le poussant de la main*) —Allons ! allons ! quelles pensées noires absorbent mon camarade ?

ROBERT.—N'entends-tu pas ces voix d'actions de grâce.... ces accents d'allégresse.... cette hymne de victoire.... ces rumeurs joyeuses du *Te Deum*.

ASTISCOUA—(*s'en retournant avec mécontentement*).—Hé ! que m'importe.

ROBERT.—Astiscoua, le Maître de la vie protège Maisonneuve. Il est inexplicable que Maisonneuve ait réchappé de l'embuscade.

(*On n'entend plus les rumeurs du Te Deum*).

ASTISCOUA.—Oh ! c'est une chance ; et c'est tout. Est-ce que le capitaine huron, Pièscaret, ne s'est pas rencontré maintes fois avec un égal bonheur dans des conjonctures aussi périlleuses, et les

visages pâles ne se sont pas écriés : Merveille ! Miracle ! ce ne sont là que des occasions où éclatent le courage d'un homme et sa fortune.—Allons ! achevons notre ouvrage.—Encore ce matin j'ai vu le père Vimont. " Echon, ai-je dit suppliant, donne-moi donc le baptême." Il m'a répondu trois fois : " Je ne puis." Hé bien ! il le pourra bientôt. J'abattrai le bras malveillant qui le retient.

ROBERT—(*toujours assis*).—Nous avons assez cédé à notre mauvaise humeur. Les passions, mauvaises conseillères, nous rendent infâmes.

ASTISCOUA.—Tu hésites ? Tu trembles de faire le dernier pas ? Il n'est pas plus infâme de tuer l'homme de sa main que de le livrer au fer des Iroquois. Maisonneuve a toujours les mêmes torts envers nous.—Areskoué ! tu as l'âme d'un marchand ; la vue du sang te déconcerte.

ROBERT.—Les torts de Maisonneuve envers nous restent... Mais le poignard... l'assassinat... déshonore, mais...

ASTISCOUA.—Quoi ! tu veux retenir le bras que tu as armé ?

ROBERT.—(*comme continuant sa phrase*).—Le sang qui coule, souille les mains.—(*Avec abattement*)—Ah ! Astiscoua !....

ASTISCOUA—(*avec humeur et fermeté*).—Camarade, il est trop tard, il est trop tard pour reculer. Si nous n'achevons notre ouvrage, tu es perdu.

—(*Robert le regarde étonné*) —Crois-tu, camarade, qu'un silence éternel couvrira ce qui a été fait ?

ROBERT.—(*après un long silence, se levant, sur l'avant-scène, comme disant un monologue*).—Oui, c'est vrai ! Trop de monde connaît l'affaire de l'embuscade. Maisonneuve vivant, il y aura des intérêts qui ouvriront des bouches aujourd'hui muettes.... Mangouch peut parler ; .... les Iroquois, convertis un jour, pourront parler ;.... les missionnaires qui visiteront les cantons, en rapporteront les rumeurs ;.... et mon nom est flétri sans profit aucun. — La mort de Maisonneuve me garantit mieux ce silence : les morts sont si vite oubliés !.... Oui, je suis mal engagé, mais je suis perdu si l'ouvrage reste inachevé. — Astiscoua, j'ai compris ; j'ai résolu ; il faut en finir avec cet homme.

ASTISCOUA.—Finissons donc par où je voulais commencer. Ne te le disais-je pas—(*il retire et brandit son poignard*),—ne te le disais-je : Il faudra bien en venir là.

ROBERT.—Non, les timides conseils ne profitent jamais à leurs auteurs ! Je l'abandonne à son mauvais destin. Astiscoua, soyons fermes.

ASTISCOUA.—Le capitaine huron, crois-m'en, camarade, un vrai *yendat*, à lui seul frappera plus juste et plus fort que tous les Iroquois ensemble.—(*Avec indignation*)—Ah ! Français lâches et bigots, laissez là vos *Te Deum ;* préparez le *De profundis.*

ACTE III.

Le théâtre du IIe acte.

SCÈNE I.

ASTISCOUA, — ROBERT.

ASTISCOUA--(*seul*).--Quand le serpent, roulé sur lui-même sous la fougère perfide, voit s'avancer la grenouille, sa proie, sa queue se roidit comme un ressort, pour se détendre brusquement ; ses orbes se soulèvent ; sa prunelle s'allume ; son œil est tout feu : c'est sa manière, à lui, de dire sa joie. Ainsi m'agite et me fait palpiter le délicieux tressaillement de la vengeance.—Les ombres de la nuit tombent, tombent plus denses ; les cloches ont sonné ; les visages pâles sont sous leur toit et leur capitaine viendra bientôt. Quand la journée est passée, quand tout est en sûreté au fort, il vient à la chapelle s'entretenir dans la prière : c'est sa coutume, dit-on. Il priera pour la dernière fois.—(*Montrant son pistolet*) —Voici sa mort. Astiscoua sous l'injure rugit et déchire comme l'ours blessé.

ROBERT—(*entre et s'avance*).—Je venais voir si

tu manquerais à l'engagement. Maisonneuve vient tout à l'heure—Tout est prêt ?

ASTISCOUA.—As-tu rêvé ?

ROBERT.—Bah ! des rêves ! Crois-tu encore aux rêves !

ASTISCOUA.—Les rêves sont les paroles du Maître de la vie aux vivants. Ces visions intérieures, vois-tu, ne dépendent pas de nos sens, ni de nos volontés. A ces heures du sommeil tout est assoupi en nous ; tout devrait être muet en nous, comme l'arbre en hiver qui sommeille. Mais quand les sens se sont engourdis, le Grand-Esprit qui aime les âmes, les détache du corps pour quelques moments ; il leur parle ; il leur fait voir les âmes de l'autre climat ; il leur dit l'avenir.—As-tu rêvé ?

ROBERT—(*à part*).—Soit ! Imaginons un rêve pour lui complaire et l'abuser.—(*Haut*)—J'ai rêvé et dans mon songe j'ai vu un porc-épic sortant de la petite rivière Saint-Pierre ;—(*il réfléchit un moment*),—je ne me rappelle pas bien ces images nocturnes.—(*Avec assurance*) — L'animal souffla sur le fort; son souffle était visible comme une noire vapeur ; la noire vapeur monta, se dilata, couvrit toute Villemarie ; puis j'entendis des plaintes : voilà mon rêve.

ASTISCOUA.—Koué ! Koué ! le porc-épic, symbole de ma nation, c'est moi ; la nuit ténébreuse et ces lamentations c'est le deuil qui va venir sur Villemarie.

ROBERT—(*donne à boire*).—Prends-tu de cette bonne liqueur ?

ASTISCOUA.--Cette liqueur renferme des esprits; ils y sont captifs. Mais quand ils sont descendus dans le cœur du sauvage, ils rompent leurs entraves; ils pénètrent dans notre sang, et, nous transformant, ils nous donnent du discours dans les conseils et du courage, de la furie dans les combats. Manitous du pays des blancs, amis trop longtemps ignorés, je vous livre et ma langue et mon bras.—(*Il boit*).

ROBERT.—Es-tu prêt à exécuter ton dessein ?

ASTISCOUA.—Oui, mais j'ai une parole à te dire. Je n'ai plus de poignard. Mangouch l'a perdu en allant aux Iroquois ; j'ai pris mon pistolet. Lui, celui que tu sais, va tomber comme un chevreuil.

ROBERT.—Le sauvage n'a pas d'esprit.

ASTISCOUA.—Que veux-tu dire ?

ROBERT.—Hé ! ne vois-tu pas que ton pistolet détonnant mettra sur pied tous les colons. En toute hâte, ils sortiront et tu seras arrêté. Echappes-tu à leur poursuite, Pilote et tout le hourraillis te dévorent sous la palissade tout comme un Iroquois.

ASTISCOUA.—Tu parles avec esprit ! La colère confond notre raison. Le manitou vengeur répand la chaleur dans le sang, mais le trouble dans l'esprit.

Robert.—Frappe du tomahawk. Le coup en est silencieux mais mortel.

Astiscoua.—Le tomahawk !.... Ah ! l'arme des braves !.... Le mousquet ! c'est l'arme des lâches. Avec le mousquet un enfant peut abattre un capitaine renommé. De loin il lui envoie son plomb homicide et c'est fait. L'adresse ni la force ne sont réclamées pour ce triomphe. Si le coup frappe à faux, on a le temps de fuir, on est loin.... Ah ! autrefois, il n'en allait pas ainsi ; au temps du glorieux tomahawk, les guerriers se voyaient de près ; ils pouvaient s'empoigner ; ils luttaient, se heurtaient front contre front, cœur contre cœur ; les braves enfin se mesuraient vraiment. Où sont les héros ?.... Ah ! les Français nous ont fait du mal ; les mœurs sont changées. Les ancêtres, que dis-je, les vieillards ne reconnaissent plus leurs fils déchus. La nuit, aux grèves des fleuves, dans les solitudes des bois, dans les gorges des montagnes, partout j'entends les âmes errantes des aïeux qui gémissent : "Les visages pâles, disent-ils, souilleront-ils longtemps le sol qui garde nos os.

Robert—(*secouant Astiscoua*).—Tu délires, Astiscoua ! Laisse en leur paix les mânes des ancêtres. Songe à ta vengeance. Le temps presse. Donc tu frapperas avec le tomahawk, l'arme des braves.

Astiscoua.—Non—Tes paroles de tout à

l'heure m'ont rendu à ma prudence. Si Maisonneuve tombe, frappé du tomahawk, l'arme des sauvages, aux blessures on reconnaîtra l'arme homicide et à l'arme le sauvage qui aura frappé. Astiscoua n'a pas tout à fait perdu l'esprit.

ROBERT.—Que feras-tu ?

ASTISCOUA.—Que sais-je !

ROBERT.—Vraiment je reconnais le sauvage à cette inconstance. A l'entendre d'abord, il n'est rien qui le puisse arrêter. L'outrage est dans son cœur comme le poison dans la plante vénéneuse ; il faut que le fruit vienne, fruit de mort, c'est immanquable. Puis l'instant d'après, un léger contretemps étonne, abat son zèle. Les vieilles femmes en feraient autant !

ASTISCOUA.—Moi, une squaw ! Le dernier de mes guerriers serait outragé de ce discours.—Prête-moi ton poignard et....

ROBERT—(*avec un sursaut*).—Mon poignard !

ASTISCOUA — (*continuant*). — Et Maisonneuve aura vécu.

ROBERT—(*très ému*).—Mon poignard !

ASTISCOUA—(*très-froid*).—Tu m'as bien compris.

ROBERT.—Mon poignard !.... Que faire en un moment aussi urgent.... Maudite soif de l'or..... passions implacables où m'entraînez-vous !....—(*On entend du bruit*)—Qui vient-là ?

ASTISCOUA.—C'est le gouverneur.

ROBERT.—Il se rend à la chapelle.—Il faut que je disparaisse.—(*Robert se cache au coin du magasin, et Astiscoua se dissimule du côté de la chapelle*).

SCÈNE II.

MAISONNEUVE et ASTISCOUA.

MAISONNEUVE—(*seul sur la scène*).—Il fait bon à l'homme sur qui pèse un dur destin, avoir son Dieu avec soi ! Même les païens éprouvaient ce sentiment ; tant le besoin de Dieu est au fond de l'humaine nature, timide en ses conseils, courte en ses prévoyances ! Ainsi Enée, comme le raconte la légende latine, traversant les mers tempétueuses et des terres hostiles, se reposait de son sort sur le céleste *Palladium,* sur lui uniquement. Mon *palladium,* à moi, celui-ci le vrai, le vraiment céleste, le vraiment divin, c'est l'Hôte du Tabernacle, le *Dieu avec nous.* Quand je ploie sous le fardeau quotidien, c'est ici que je viens.—(*Il montre la chapelle*)—C'est à cette chapelle rustique et pourtant au regard du chrétien plus glorieuse que le temple vide de Salomon que je viens, quand je m'en vais succombant.... Il est des heures où je sens que je ne suis qu'un homme vulgaire, un homme hésitant dans ses pensées, impatient sous les labeurs. Alors ce ciel, silencieux et morne, où

flottent, où pendent, écharpes de deuil lacérées, de sinistres nuages, est à peine l'image de mon âme assombrie et troublée.... Ce soir c'est une de ces heures d'agonie ! J'ai besoin de prier.... Caché là —(*il montre la chapelle*)—et solitaire je souhaite pleurer : la prière et les pleurs sont le divin dictame des humaines souffrances. Un manteau de plomb, ce me semble, pèse sur mes épaules sans forces. Je ne sais quelles appréhensions vagues, quel pressentiment funeste et me navre et m'oppresse et m'étouffe. Mon âme, mon âme, pourquoi es-tu triste, pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu.—(*Mouvement rapide vers la chapelle ; apercevant Astiscoua, il s'arrête*).—Quoi ! est-ce vous, Astiscoua ?

ASTISCOUA.—Je suis le capitaine de ce nom.

MAISONNEUVE — (*avec affabilité*). — La nuit tombe. Qu'est-ce qui vous retient sur la place publique ? Vous a-t-on refusé l'hospitalité ? Venez chez moi ; vous serez le bienvenu.

ASTISCOUA.—Merci. J'ai mon wigwam et là un bon chevet. Je viens de m'entretenir avec Tessouchas que vous nommez le Borgne de l'Isle.

MAISONNEUVE.—Voilà un capitaine que tu devrais imiter. Comme toi il fut élevé dans les superstitions ; mais il a jeté à terre toutes les sottises : la devination par le feu, le festin à tout manger, les danses, les jongleries, les songes, l'esprit

rageur, le manitou de la vengeance, et l'eau de feu.

Astiscoua.—Veux-tu que je sois baptisé ?

Maisonneuve.—C'est au Père Vimont qu'il faut demander cette faveur.

Astiscoua.—Qui l'empêche de me l'accorder ?

Maisonneuve.—Tes péchés, tes mauvaises habitudes. Tu nourris toujours des pensées de colère ; tu crois toujours aux songes ; tu donnes toujours tes pelleteries pour l'eau de feu. Ce midi encore, m'a-t-on dit, tu as bu jusqu'à ivresse. Maupertal, de Trois-Rivière, t'avait vendu sans doute cette liqueur maudite. Maupertal n'est pas le bon ami des sauvages. Tous ceux qui vous font boire, vous sont ennemis. Il faut prier le Grand-Esprit qu'il vous guérisse de vos mauvaises habitudes. Il aura pitié de vous comme il fit du Borgne de l'Isle.—Bonsoir.—(*Maisonneuve rentre à la chapelle*).

SCÈNE III.

Astiscoua, — Robert.

Astiscoua—(*les regards tournés vers la chapelle*).—Le menteur, trop lâche encore pour avouer son ouvrage ! Il veut s'en décharger sur le Père Vimont. Ah ! je ferai sortir de son cœur faux le mensonge et la vie comme une couleuvre de sa peau écaillée.

ROBERT.—Le cafard ! Il m'insulte ! Il voudrait me perdre ! Il va périr lui-même ; ma patience est à bout.... Astiscoua que vas-tu faire ?

ASTISCOUA.—As-tu compris son discours ?

ROBERT.—Oui, certes, et je l'ai ressenti.

ASTISCOUA.—Hé bien ! prête-moi ton poignard et je venge l'injure commune.

ROBERT—(*avec humeur*).—Mon poignard !.... Frappe-le du tomahawk.

ASTISCOUA.—Non, je n'en ferai rien.

ROBERT—(*après un silence*).—Est-ce là ton dernier mot ?

ASTISCOUA.—Astiscoua ne fera rien si de Maupertal ne lui prête son poignard.

ROBERT—(*après un silence*).—Sauvage, tu abuses de l'urgence où nous sommes. Voici mon poignard.—(*Le présentant à Astiscoua*)—Tu ne trembles pas ; tu n'appréhendes rien ?

ASTISCOUA — (*à deux genoux, renverse une pierre, aspire la bouche contre terre, puis se relevant*). — J'ai renversé la pierre que le Père Vimont avait posée sur les os de nos Pères ; j'ai aspiré leur esprit vaillant et farouche. Astiscoua ne faiblira pas.

ROBERT.—Voici le poignard. Frappe.... fort.... au cœur.—(*Il sort*).

ASTISCOUA—(*seul*).—Qui t'a faite, arme homicide ? Quel destin inespéré est le tien ! Ton fer brille ; ta pointe est aiguisée ; ta lame, affilée et

pénétrante. Le manitou de l'injure vengée habite en toi. C'est lui qui me sourit dans les reflets d'argent que tu me jettes. Tout à l'heure tu t'abreuveras d'un sang noble.

(*On entend venir le couvre-feu ; Astiscoua se dissimule au coin de la chapelle*).

SCÈNE IV.

LAMBERT CLOSSE, le couvre-feu, — CHARLES DE MAUPERTAL.

LAMBERT-CLOSSE—(*qui chante le couvre-feu*).—

Colons de Villemarie,
Chrétiens fermes au devoir,
Le couvre-feu vous convie
Au repos bien doux du soir.
Vive Marie !
Amis, bonsoir.

CHARLES—(*qui sort de la chapelle*).—Bonsoir, Closse.

CLOSSE.—Bonne nuit, Monsieur Charles. Vous allez donc nous quitter demain.

CHARLES.—A regret.—Cependant, j'en remercie le Ciel, j'ai assez vécu avec M. de Maisonneuve pour le connaître et m'édifier.

CLOSSE.—M. Robert, votre frère, n'est pas aussi sensible aux exemples d'une belle vie. N'avez-

vous pas été marri de le voir si peu chevaleresque ce matin quand nous courrions sus aux Iroquois ? Ne vous fâchez-vous pas de le voir vendre des boissons enivrantes aux sauvages pour grossir un peu son pécule ? N'êtes-vous pas humilié de ses accointances avec le méprisable Astiscoua ?

CHARLES. — Closse, votre discours avive mon chagrin et ma honte.

CLOSSE.—Mon Dieu ! oui, j'ai tort. M. Robert est votre frère ; un frère... Assurément c'est malhonnête de médire de lui quand vous êtes là. Pardonnez-moi cette cruauté.

CHARLES.—Hélas ! quelle vie que la mienne ! de quelles joies, de quelles tristesses mêlée ! Je vis, l'âme éprise de desseins magnanimes, exaltée d'espoirs radieux, mais éprouvant, hélas ! trop souvent les ennuis noirs, les perplexités crucifiantes, les lassitudes qui accablent, des dégoûts, des mélancolies à mourir, bref, me semble-t-il, toutes les navrances intimes de Gethsémani.

CLOSSE.—Courage ! Courage, M. Charles ! Si votre âme chrétienne et chevaleresque ne s'altère point, Dieu vous donnera bon avenir.—Bonsoir, M. Charles.

CHARLES.—Bonne nuit, Closse.—(*Il sort d'un côté, Closse de l'autre ; celui-ci entonne le chant du couvre-feu et sa voix s'éteint*).

ASTISCOUA—(*sortant de sa cachette*).—Par le manitou, j'ai failli glisser dans un mauvais pas. Si

j'eusse été prêt à frapper quand de Maupertal est sorti, ou s'il fût sorti en compagnie de Maisonneuve ! — (*Montrant son manitou*) — Agreskom me protège merveilleusement. Allons, guettons la proie et cette fois tombons dessus comme le milan sur le passereau.—(*Il se cache de nouveau près de la chapelle*).

SCÈNE V.

ASTISCOUA, — MAISONNEUVE, — LES COLONS.

ASTISCOUA—(*le poignard à la main, s'élance sur Maisonneuve au moment qu'il sort de la chapelle. Il frappe près du cœur, et laisse échapper le poignard de ses mains. Maisonneuve, dont l'habit semblera tailladé par le poignard, mais non ensanglanté, se tourne brusquement en dégainant le glaive.—Astiscoua, en reculant d'un bond, tombe par terre et reste là, gisant sous la pointe du glaive qui le menace*).

MAISONNEUVE—(*qui s'est tourné brusquement, en dégainant le glaive, la pointe du glaive contre la poitrine du coupable*). — Malheureux ! A moi ! Closse, Charles ! Misérable ! ne bouge pas ou tu es un homme mort ! Charles, Closse, à moi ! Misérable, qui es-tu ? ne bouge pas.—Quoi ! c'est toi Astiscoua ! Homme de sang, quel noir démon t'entraîne !—*A Closse et à Charles de Maupertal qui*

entrent)—Empoignez-moi ce misérable. C'est un assassin.

CLOSSE et CHARLES.—Quoi ! Astiscoua ! Misérable ! Infâme !—(*Ils l'empoignent et le relèvent*).

LES COLONS et ROBERT DE MAUPERTAL—(*arrivant*).—Qu'y a-t-il ? qu'est-ce ?

CHARLES et CLOSSE.—Un attentat ! un crime infâme !

LES COLONS. — Astiscoua ! Tuons-le, étranglons-le.

MAISONNEUVE. — Du calme, du calme, mes amis.—Astiscoua, votre poignard.

ASTISCOUA.—Il m'a échappé des mains.—(*Avec une voix calme, sourde*)—Il glissait sur vous comme sur une pierre polie. Il est à terre. — (*Les colons regardent à leurs pieds*).

CLOSSE—(*trouvant le poignard*). — Le voici. — (*Il le remet à Maisonneuve*).

MAISONNEUVE—(*élevant le poignard pour le faire voir aux colons, car il est étonné lui-même de le voir sans tache*). — Voyez-vous cela, mes bons amis ?

CLOSSE.—Il n'est pas même taché de sang.

TOUS.—Pas d'une seule goutte. Dieu soit béni !

MAISONNEUVE.—Dieu soit béni !—Mais vous, malheureux Astiscoua, qu'avez-vous voulu faire ? Quel esprit frénétique remplissait, animait votre cœur, armait votre bras ! Parlez,

CHARLES DE MAUPERTAL.—Voilà donc l'attentat dont parlait ce misérable !

MAISONNEUVE.—Que voulez-vous dire, Charles ?

CHARLES DE MAUPERTAL.—M. le gouverneur, ce païen s'est enivré, ce midi.

MAISONNEUVE.—Vous me l'avez déjà dit.

CHARLES DE MAUPERTAL.—Je l'ai trouvé ivre à la porte de son wigwam. Dans son ivresse, il délirait. Mangouch, son guerrier, tâchait d'étouffer ses paroles sur ses lèvres. Dans ce désordre, je compris mais difficilement *deuil.... Français.... sang coule.... Maupertal....* d'autres mots de même sens. Comme il était dans le délire, je ne fis aucun cas de ces paroles sinistres.

CLOSSE.—Le païen ! l'infâme ! Il faut qu'il meure.

TOUS—(*menaçants*).—Il faut qu'il meure.

MAISONNEUVE. — Du calme ! Du calme, mes amis ! Astiscoua, pourquoi m'avez-vous frappé ? Parlez.

ASTISCOUA—(*avec une voix sourde et ferme*).—Le capitaine huron a été outragé ; le capitaine huron a voulu se venger.

MAISONNEUVE.—Quelle injure vous ai-je faite ?

ASTISCOUA.—Mes pères et mes oncles, les capitaines hurons, m'ont dit que j'étais un chien, puisque je ne pouvais être reçu à la Prière. Or c'est toi qui ne veux pas que je sois baptisé.

CLOSSE.—Mensonge !—Tu mens, sauvage, puisque c'est le Père Vimont qui décide du Baptême, et non pas notre bon gouverner.

ASTISCOUA.—(*toujours avec une voix sourde et ferme*).—Je pensais ainsi. Mais quelqu'un m'a dit que l'homme de la Prière n'était pas le maître, ici, mais que le gouverneur était le maître.

MAISONNEUVE.—Qui vous a dit cela ?—(*Astiscoua ne répond pas*)—Est-ce un capitaine huron qui vous a ainsi trompé ?

ASTISCOUA.—Un blanc m'a parlé de la sorte ; il m'a assuré qu'il disait la vérité.

(*Silence.—Robert se trouble légèrement ; les regards se tournent vers lui*).

MAISONNEUVE—(*après avoir porté son regard sur les colons, le fixe sur Robert de Maupertal*).—Cet homme n'est pas parmi les miens. M. de Maupertal, l'accusation tombe sur vous.

ROBERT.—M. le gouverneur, je vous prie de ne pas juger aussi précipitamment. Votre soupçon seul me flétrit. Ce sauvage n'est qu'un impudent menteur.

CHARLES—(*à part*).—Mon Dieu, quel malheur me menace ! Quel pressentiment funeste !

ASTISCOUA.—(*avec force et calme*).—Astiscoua n'a pas menti. Pour toi, ta bouche ment et offense.

ROBERT.—Sauvage exécrable, tu es né dans le

crime et tout ton esprit est mauvais et te porte aux œuvres criminelles.

ASTISCOUA.—Astiscoua est méchant, tout le monde le sait. Pour toi, hypocrite.... regarde ce ciel sans lune et sans étoiles, cette nuit noire.... ton âme renferme plus de noirceur que ce ciel ténébreux.

ROBERT—(*avec emportement*).— Huron maudit le démon est en toi et te possède.

ASTISCOUA—(*avec calme*).— Comme un chien enragé, tu aboies, tu baves l'invective. Ecoute, mon discours ne sera pas long.—Qui m'a donné ce poignard, tout à l'heure, et dans quel dessein ?

ROBERT.—Que Satan t'étrangle, menteur éhonté.

ASTISCOUA.—Qui m'a donné l'eau de feu pour m'exalter et me donner de l'audace ?

ROBERT—(*exaspéré*).—Infâme, impudent, maudit !

ASTISCOUA.—(*avec calme*).—M. le gouverneur, mandez ici Mangouch, mon guerrier ; qu'il apporte son arquebuse neuve. Qu'il parle ! Pourquoi a-t-il menti au sujet des Iroquois de l'ambuscade ? Qu'il parle ! Qui lui a donné cette arme à feu, et pour quel service rendu ?

(*Assez long silence.*)

CHARLES DE MAUPERTAL.—(*consterné*).—Mon frère, frère malheureux. Qu'avez-vous fait ! O

suite trop fatale d'une passion mauvaise ! Ne vous l'avais-je pas dit, prédit, mon pauvre frère !

ROBERT—(*aux genoux de Maisonneuve*). — Je suis un misérable.

CHARLES.—Je suis muet de douleur et de honte devant une pareille félonie.—(*Aux genoux de Maisonneuve*)—M. le gouverneur, oh ! si dans le combat, j'ai acquis, à vos yeux, quelque mérite, je vous en conjure, pitié pour mon parent ; grâce pour le beau nom de Maupertal !

ASTISCOUA.—(*debout*).—Je mérite la mort et ne demande pas merci ; mais je ne veux pas mourir comme un chien. — (*Il tombe à genoux*) — M. le gouverneur, je veux être délivré des démons et n'aller pas au fleuve de feux inextinguibles. Fais-moi baptiser.

MAISONNEUVE — (*avec calme et douceur*). — Charles, noble enfant, levez-vous.—(*Avec énergie*) —Vous autres,levez-vous. Il n'y aura point de sang versé pour ma querelle.—Je ne veux point qu'un sang coupable coule dans les fondements de Villemarie.—Le sang des martyrs, seul, doit baigner les assises de l'œuvre chrétienne. Que le peuple de Villemarie, à son berceau, contemple la croix, la croix qui multiplie les forts, les justes, les vaillants, mais le gibet, l'infâme gibet qui annonce la forfaiture.... non, jamais.

M. de Maupertal, voici mon ordre. Depuis trois jours je rencontre partout votre figure sinistre,

C'est assez. Demain, dès la première aube, quittez Villemarie. — Puisse un éternel silence couvrir votre forfaiture ; puisse un éternel oubli la soustraire aux pages de l'histoire.

Et vous, Charles, noble enfant, je n'ai pas assez fait pour vous payer ma dette de reconnaissance : tant votre dévouement au combat dans l'embuscade, fut grand et gratuit ! Je voudrais pouvoir faire davantage afin de vous marquer mon estime et mon affection.

Pour toi, Astiscoua, tu auras aussi la vie. Apprends par l'événement que les enfants de Dieu doivent avoir une âme pieuse et un esprit de mansuétude. Notre Dieu, mourant sur la croix, priait pour ses bourreaux ; il faut lui ressembler dans sa miséricorde pour être ses disciples dans la Prière. Tes vices, ton cœur vindicatif, tes superstitions te font indigne du saint Baptême.—Laisse-là tes songes, ton manitou vengeur, l'eau de feu ; aussi bien que les autres capitaines hurons tu seras admis à la Prière et tu seras notre frère.

ASTISCOUA.—Mon père, tu me rends incapable de reconnaissance, car tu dis des choses trop hautes pour moi.—(*Il arrache de son cou le manitou, Agreskom*)—Voici le manitou qui m'a fait méchant —(*Il le jette loin de lui*)—J'étais un chien... qui suis-je pour recevoir ton amitié et devenir ton frère dans la Prière... Mon cœur est ému et mes lèvres ne savent pas dire ce que je ressens.

MAISONNEUVE—(*aux colons*).—Mes amis, mes frères, mes enfants, quelle suite inouïe de tribulations et de bonnes fortunes ! Remercions Dieu ensemble. Parmi quels périls le Seigneur garde mes jours ! Je les consacrerai, je le dois, je le veux, je les consacrerai à l'œuvre bénie que nous avons entreprise ici. Dieu aime Villemarie ! Notre-Dame s'y déclare notre protectrice ! Villemarie, Villemarie, tu n'es qu'un grain de sénevé, mais ce grain croîtra, multipliera, et, dans ton enceinte élargie, un peuple chrétien marchera à des destins de puissance et d'honneur. Amis, marchons. En avant pour l'œuvre patriotique et chrétienne. Ayons le cœur magnanime, le bras infatigable, les yeux au ciel.

SAMUEL DE CHAMPLAIN

FONDATEUR DE QUÉBEC.

Combien grande est l'espérance que nous avons de tant de longs et pénibles travaux que depuis quinze ans nous soutenons, pour planter en ce pays l'étendard de la Croix.... Si notre dessein réussit, la gloire en sera premièrement à Dieu.

CHAMPLAIN.

LES FÊTES DE QUÉBEC

DÉVOILEMENT DE LA STATUE DE CHAMPLAIN

Les fêtes du 21 septembre 1898, à Québec, ont été éminemment populaires et éclatantes. Sur l'estrade d'honneur avaient pris place Son Excellence le gouverneur-général, comte Aberdeen ; Son Excellence le consul de France, M. Kleczkowski ; Son Honneur le lieut.-gouverneur L.-A. Jetté ; Mgr Marois, V. G., administrateur de l'archidiocèse de Québec ; Lord Herschell, le président de la Conférence de Québec, délégué du gouvernement Impérial ; Lord Seymour, le général des armées de terre ; l'amiral anglais sir John Fisher ; l'hon. M. Fairbanks, le représentant des Etats-Unis à la Conférence de Québec ; sir W. Laurier ; l'honorable premier ministre de la Province de Québec, M. Marchand, etc., etc. Il est inutile de faire observer ce que la présence de ces très honorés personnages à la solennité nationale comportait de grandeur et de magnificence. Un spectacle encore enlevant fut celui du peuple ; lui, aussi,

eut sa majesté et son éloquence profonde. Les journaux de Québec avaient convoqué, avec d'ardentes paroles, le peuple sur la terrasse Dufferin, autour du monument Champlain qu'on allait dévoiler. A cet appel, le peuple se lève tout entier. Hommes et femmes, enfants et vieillards débordent sur les voies publiques, laissant les chantiers, désertant les ateliers, interrompant enfin leurs labeurs quotidiens. Le peuple—selon la tradition respectée de nos pères,—entre d'abord au temple du Seigneur ; il demande au Ciel de bénir sa liesse légitime et de donner à ses vœux un heureux accomplissement. De l'église de Saint-Jean-Baptiste, la multitude, que l'allégresse patriotique grossit incessamment, roule au lieu du monument et, comme une marée montante, inonde la terrasse et la place prochaine du *Rond des chaînes*.

Quel théâtre pour l'apothéose de Champlain ! C'est le promontoire de Québec d'où le regard embrasse un panorama unique. Là-bas, les Laurentides poussent dans l'azur leurs cimes fières ; plus près les campagnes de Charlebourg et de Beauport étendent leurs nappes de verdure : là deux fois nos pères ont campé et vaincu les braves Anglais ; à nos pieds la rade brasille sous la lumière que le ciel lui verse.

Quel théâtre ! c'est le cap Diamant autour duquel "flotte un charme héroïque d'épopée et de rêves."

Quels jours pour l'apothéose de Champlain ! C'est ce septembre que notre imagination, éclairée par l'histoire, nous représente toujours voilé des deuils nationaux. Ce septembre a vu la déroute de nos armées aux Plaines d'Abraham et la reddition de Québec au sceptre britannique, la mort de Montcalm,et l'épée brisant son épée invaincue à l'île Sainte-Hélène, nos derniers soldats brûlant leurs drapeaux et la détresse suprême de nos pères, la Nouvelle-France enfin sombrant sous la vague gonflant toujours des légions anglaises. Dans ce ciel sombre de septembre luit soudain un grand jour, (car ce 21 septembre est un jour historique), et ce grand et beau jour de l'apothéose de Champlain nous envoie une lumière éclatante comme un jour de victoire, une lumière sereine et douce comme un jour de paix.

L'heure est solennelle ! le peuple se presse ; ses colonnes denses entourent l'estrade d'honneur et le monument. Le piédestal, fait de pierres de France, élève et porte à trente pieds du sol la statue de Champlain encore voilée. De quelque côté que les regards lui viennent, la vision aérienne leur apparaîtra, planant légère et lumineuse dans l'azur pur, moins pur encore cependant que la vie du héros catholique et français. Trente mille compatriotes sont donc là debout, les yeux ardents, impatients de contempler les traits coulés dans le bronze et l'attitude majestueuse du fondateur de

Québec, du père de la Nouvelle-France. Le voile tombe. La statue superbe resplendit soudain et soudain s'anime sous les feux du soleil. L'acclamation retentit. Les canons de la citadelle et des vaiseaux de guerre dans la rade tonnent et cent fois se répondent ; le rocher de Québec palpite sur ses assises. Ainsi il frémissait de bonheur et d'espoir quand le canon français, en 1633, saluait le retour de Champlain dans la Nouvelle-France. Le peuple clame dans sa jubilation délirante. L'enthousiasme fait jaillir les larmes des yeux et vibrer sur les lèvres de tous les vivats. Les acclamations renouvelées montent retentissantes comme le triomphal hosanna.

Quelle apothéose ! c'était grand ! c'était pathétique ! c'était sublime ! Puis l'Angleterre apporte par son représentant, son Excellence le comte Aberdeen, à Samuel de Champlain son glorieux hommage : " Voyez donc cette noble et fière figure, dit-elle, qui demeurera désormais sur cet antique rocher... Combien digne est ce grand homme des louanges que nous pouvons lui offrir." La France à son tour parle ; elle félicite notre peuple catholique et français et lui dit des paroles de gratitude pour avoir gardé fidèlement les traditions françaises de la noble France du XVIIe siècle et pour avoir consacré avec amour le souvenir de ce glorieux passé : " Canadiens, s'écriait avec éloquence le représentant de la Mère-Patrie,

M. le consul Kleczkowski, vous êtes les témoins vivants et irrécusables de ces temps mémorables, de ces temps évanouis. Au jour de la séparation, vos pères, dans leurs bras épuisés, avaient recueilli comme un dépôt sacré un chapitre émouvant de l'histoire de France. Ils ont été, et vous êtes à leur exemple, des dépositaires vigilants et incorruptibles. Sous leur garde non plus que dans vos mains, le dépôt reçu n'a point périclité et la vivacité de vos souvenirs s'ingénie pour ajouter, d'années en années, quelque chose à son prix."

Ces fêtes de Québec ont été catholiques et françaises à souhait ; elles ont été grandioses et d'un intérêt, j'oserai dire, national. Ce 21 septembre, 1898, sera un jour historique, puisque l'événement de ce jour est digne de l'histoire.

L'abbé S. CORBEIL.

SERMON

Tunc cecinit Moyses et filii Israël carmen hoc Domino et dixerunt : Cantemus Domino : gloriose enim magnificatus est.

EXODE XV.

Mes frères,

Les jours étaient venus où Dieu accomplissait sa promesse, faite à Abraham en Chaldée : "Je ferai sortir de vous un grand peuple." La postérité de l'immortel patriarche avait infiniment multiplié sur les rivages du Nil, dans la terre de Gessen ; Moïse, élu de Dieu pour être le libérateur d'Israël, avait brisé par des prodiges la volonté contraire du tout puissant Pharaon. Les enfants des Hébreux, guidés par une nuée miraculeuse, avaient franchi un long désert, passé la mer Rouge. Délivrés enfin des chaînes de l'esclavage, des terreurs serviles des potentats d'Egypte, en face de cette mer dont les flots, sur le signe de Dieu, avaient submergé Pharon et sa formidable armée, les tribus d'Israël, devenues, par une soudaine révolution, peuple libre, opulent et armé,

éprouvent pour la première fois le doux tressaillement d'une existence nationale ; les enfants des Hébreux élèvent leurs mains, leur âme au ciel ; ils inaugurent le jour de leur naissance comme nation par un cantique au Dieu de leurs pères : " Chantons des hymnes au Seigneur ; il a fait éclater en notre faveur sa puissance et sa gloire... O Dieu, vous vous êtes fait par votre miséricorde le conducteur du peuple que vous avez retiré de la servitude d'Egypte et vous le portez par votre puissance jusque dans la terre que vous avez choisie pour y établir votre demeure sainte."

Ce cri à Dieu d'un peuple qui naît, mes frères, c'est celui que l'Eglise vous fait entendre et met sur vos lèvres en cette solennité nationale. Compatriotes, à l'appel de la Société Saint-Jean-Baptiste qui comptera ce jour parmi les grands souvenirs de son existence, vous êtes venus célébrer un grand jour de nos origines canadiennes-françaises. Le monument que vous érigez parmi des transports patriotiques et les pompes religieuses, consacre des jours mémorables : les premiers de notre existence nationale ; il évoque une figure révérée, la figure de Samuel de Champlain, le père de la Nouvelle-France.

Tout à l'heure, vous serez répandus, compactes, autour du monument. Des fils de la patrie, que l'éloquence et les honneurs ont faits illustres, publieront la gloire civique de Samuel de Champlain ;

moi, je dirai son mérite religieux, heureux de préconiser, en cette occasion, le héros qui donna une chrétienté à l'Eglise comme à la France une cité et une colonie.

Anges de ma patrie, et vous aussi, patron de mon peuple, saint Jean-Baptiste, priez l'Esprit-Saint de m'inspirer des paroles nobles et ardentes quand, en dépit de mon impuissance, je tente de célébrer le mérite religieux, la gloire chrétienne du très mémorable et très honoré fils de la France et enfant de l'Eglise catholique, Samuel de Champlain, fondateur de Québec et père de la Nouvelle-France.

I

Dieu crée les grandes familles dont l'histoire forme la partie la meilleure des annales des peuples. Les Paralipomènes nous représentent, en maints chapitres, Dieu élevant et brisant les Maisons des rois d'Israël. Juda est élu pour porter le sceptre ; Lévi est oint pour être au temple le prêtre du Très-Haut : Dieu le veut. Aussi bien que les dynasties royales, Dieu fonde, établit les peuples et les gouverne selon des vues providentielles. Le discours de Bossuet sur la “ Suite des Empires ” démontre admirablement cette vérité.

Sous la Loi Nouvelle comme aux siècles qui ont précédé Jésus-Christ, Dieu a élu des peuples pour

coopérer à ses grands ouvrages dans la suite des siècles chrétiens. Parmi les nations élues, la France, nous le proclamons avec complaisance, occupe le premier rang sur le vieux continent. Sur le continent américain, quand l'émigration y allait faire éclore des peuples nouveaux, il fallait, pour faire l'œuvre de Dieu, un peuple apostolique. C'est notre foi nationale que, dans l'Amérique du Nord, la race canadienne-française est l'élue de Dieu. Mais il fallait la créer et l'établir cette nation apostolique. Or, parmi ceux que l'on doit considérer les instruments de Dieu pour ce grand œuvre, Samuel de Champlain paraît le premier.

C'était un grand chrétien ! Une longue préparation l'avait rendu apte à sa haute destinée. Le foyer domestique et ses études avaient allumé en son esprit le flambeau de la foi, et ce flambeau fut inextinguible ; ils avaient ouvert en son cœur la source de la vie surnaturelle et cette source fut intarissable. Samuel de Champlain grandit à Brouage, en Saintonge, sur le bord de la mer Atlantique. Dès son âge tendre il contempla la mer, aujourd'hui, calme, douce, caressante, ou empourprée des feux du Levant, ou voilée d'une brume dorée, belle enfin comme le sourire de Dieu au Juste ; demain, sombre, tempétueuse, déchaînée, montant à l'assaut des falaises, sinistre enfin comme le regard courroucé du Très-Haut sur le

pécheur. Enfant, adolescent, Champlain contemplait ces spectacles variés de l'océan, et l'esprit de Dieu qui plane sur les grandes eaux, en étalant tour à tour les grâces et les horreurs de l'abîme, évèilla, développa au plus intime de ce cœur chrétien le sens de l'adoration. Les labeurs des camps sous les maréchaux d'Aumont, de Saint-Luc, de Brissac, en Bretagne, portés pendant quelques années, trempèrent les forces de ce prédestiné d'une énergie capable d'héroïsme et d'invincible persévérance. Enfin un vertueux amour pour l'Eglise et la Patrie l'anime quand l'heure a sonné pour lui d'accomplir ses destinées. " Quant *à moy*, proteste-t-il dans la préface de son troisième livre publié en 1619, *i'ay faict eslection du plus fascheux et pénible chemin qui est la périlleuse navigation des Mers à dessein toutesfois non d'y acquérir tant de biens que d'honneur et gloire de Dieu pour le service de mon Roy et de ma Patrie.*" Il avait déjà témoigné à la reine régente de son fervent désir " de faire fleurir dans la Nouvelle-France, le Lys avec l'unique religion catholique, apostolique et romaine." Ce grand chrétien fut donc l'homme élu de Dieu pour établir en cette terre du Canada le berceau du peuple canadien-français.

II

LES TROIS MOMENTS DE CETTE ŒUVRE CHRÉTIENNE ET FRANÇAISE

Champlain choisit le lieu de l'établissement, et ce choix fut providentiel ; il sanctifia le sol de la Nouvelle-France ; il ambitionna d'y fonder une colonie catholique et son vœu fut rempli ; ces trois actions constituent substantiellement l'œuvre de Champlain et le mérite religieux de sa vie.

Qu'il est beau, mes frères, le patrimoine de nos pères ! Elle est magnifique la vallée du Saint-Laurent que Dieu donna à notre race en héritage ! O Canada ! chantait l'un de nos poètes.

O Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore ! Et moi, que dirai-je, célèbrerai-je ma patrie, l'abondance et la majesté de ses eaux ; l'enceinte vaste, l'encadrement de ses montagnes azurées ; la décoration séculaire de ses forêts ; ses plaines plantureuses ; ses saisons variées et salubres ! Champlain, explorant ce grand fleuve qui baigne le sol national plus heureusement peut-être que le Nil, la féconde Egypte, Champlain s'émerveillait : “ Le pays, écrivait-il, va de plus en plus en s'embellissant.... plus nous allons en avant, plus le pays est beau ! ” Quand les Cartier, les Maisonneuve, quand les fils du patriarche d'Assise et les disciples de Loyola eurent connu cette terre du

Canada, tous aussi bien que Champlain pressentirent que ce territoire, comme la terre de France, serait le lieu d'un peuple choisi ; unanimement ils lui donnèrent le plus beau des noms, un nom de prédilection au ciel, un nom cher au monde catholique, un nom révéré des vieilles nations, celui de France, ce fut la France Nouvelle de l'Amérique ! Champlain avait visité maintes régions et particulièrement la délicieuse Acadie ; inspiré de Dieu, il choisit pourtant, pour berceau du peuple qui allait naître, le promontoire de Québec, si bien nommé le Cap Diamant, châsse splendide préparée par la nature à sertir un noble berceau ! Ici l'historien louera le coup d'œil sûr, le jugement sagace de Samuel de Champlain dans le choix qu'il fit du rocher de Québec pour asseoir la colonie française. A cette fin il célèbrera et "le havre magnifique qui peut contenir les flottes les plus nombreuses" et "le grand fleuve qui fournit une large voie pour pénétrer au centre de l'Amérique septentrionale" et le rocher inexpugnable qui doit être "la clef de la vallée" "la sentinuelle avancée d'un empire français". Ne nions pas les lumières du génie, mes frères ; cependant Dieu, "qui envoie du ciel, comme parle Bossuet, les généreux sentiments, les sages conseils et toutes bonnes pensées", éclairait ce génie, en étendait les vues. Oui, élevons plus haut nos yeux, mes frères, et disons que Dieu guidait dans ce choix notre fondateur : Dieu avait re-

gardé avec complaisance le rocher de Québec et décrété d'y établir l'Eglise-mère de la chrétienté canadienne-française ; Dieu avait choisi ce rocher de Québec, comme jadis le mont Sion, pour y établir le culte de son nom et la gloire de son Eglise : *Quam elegit Dominus ut poneret nomen suum ibi* (III Reg. XIV).

Ce n'était pas tout de bien choisir le sol de la patrie nouvelle ; il fallait le sanctifier.

L'histoire sainte nous apprend que le Tabernacle, que Jéhovah avait honoré de sa présence au désert, avait déposé, au temps du saint roi David, chez un homme vertueux qui s'appelait Obédédom. Le précieux dépôt fut pour ce fils d'Israël une source de prospérité et de bénédictions. Saintement avide des multiples faveurs qui accompagnaient le Tabernacle, David fit une grande solennité. Les lévites et les douze tribus font retentir des psalmodies inspirées ; les encens jetés sur le feu des encensoirs embaument la voie publique ; les fumées des holocaustes montent au ciel et au milieu de ces pompes sacrées le roi-prophète conduit l'Arche de l'Alliance dans sa ville capitale, Jérusalem, et ce fut un bonheur pour Juda ! Mais combien plus sanctificateurs et plus tutélaires, mes frères, sont les symboles du culte chrétien ! Cartier avait commencé la sanctification du sol national en érigeant sur ce coin de terre que vous possédez, mes frères, la Croix du Christ

rédempteur, la croix, unique mais impérissable monument que le navigateur malouin nous laissa de son passage ! Champlain couronna l'ouvrage commencé.

Il bâtit l'autel au pied du rocher de Québec. Il avait compris que l'autel où le Christ a ramassé les trésors de la Rédemption, est la pierre angulaire, l'assise principale d'un peuple qui veut vivre et prospérer ; qu'on ne met point prudemment ailleurs le fondement de nos solides espoirs ; *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. IV). Plein de cette foi, Champlain érige l'autel sacro-saint, jette au-dessus pour l'abriter la voûte de la chapelle de Notre-Dame de la Recouvrance. Une famille religieuse l'entoure, encore par les soins de Champlain. Les disciples de Loyola, en prêchant à nos ancêtres toute la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme elle est contenue dans la Tradition et les Saintes Ecritures, firent de nos pères des hommes de foi, de foi pure et éclairée ; en ajoutant le prestige de l'exemple à l'autorité du discours, les disciples de Loyola rendirent populaires, par les leçons vivantes de leur vie, l'abnégation, la patience héroïque, la chrétienne pénitence; ils firent de nos pères des hommes de mœurs austères et fortes. Ministère précieux dont nos pères remerciaient le ciel en attendant qu'il vint celui que Dieu devait faire le père de la chrétienté

canadienne-française, le très pieux et immortel évêque Montmorency-Laval.

Enfin, l'ambition de Samuel de Champlain, ai-je dit, était de fonder, dans la Nouvelle-France, une colonie catholique. L'heure est venue de transporter dans la vallée du Saint-Laurent les gens de Normandie et de Bretagne, d'Anjou et de Saintonge pour y faire souches vivaces, foyers de patriarche. Vous nommez l'année 1608. Mes frères, vous vous trompez. Sous les rois François I, Henri III, et Henri IV, les entreprises coloniales ont mal succédé. On s'est écrié ! Malheur ! Infortune ! on se trompait. De Roberval, de la Roche, de Mont, Champlain lui-même—car au commencement n'étant qu'un subalterne, il ne faisait pas ce qu'il voulait—jettent sur nos plages des colonies où se rencontrent d'abord trop de repris de justice, plus tard nombre de Huguenots. L'ange du Canada, qui veillait sur notre berceau pour y mettre l'honneur et la religion, ne protégea pas ces colons qui n'avaient pas ou la foi ou les mœurs que le Ciel exigeait, et ces colonies naissantes périrent misérablement. Non, mes frères, ne faites pas erreur : ce n'est vraiment pas en 1608 que le soleil éclaira le jour de notre naissance nationale, à nous, peuple canadien-français. C'est de l'essai colonial de 1632 que l'historien Laverdière écrit avec vérité : "l'on peut dire qu'en cette année-là, la Nouvelle-France, si cruellement éprouvée, prit

comme une nouvelle naissance et se trouva bientôt assez forte pour vivre de sa propre vie au milieu de ces grandes forêts du Nouveau-Monde. ”
Quoi ! mes frères, auriez-vous oublié la catastrophe de 1629 ? Le 22 juillet 1629, Louis Kerth, plantait le drapeau anglais sur l'un des bastions du château Saint-Louis ; le canon, tonnant dans la rade, annonçait que le Canada était devenu possession britannique. Alors c'était un malheur ! aujourd'hui, certes, il nous agrée de faire partie de l'empire anglais. Dans cette vallée du Saint-Laurent, Français et Anglais, amis et émules, nous unissons nos talents, nos volontés, nos bras pour la fortune et la gloire de notre commune patrie et nous sommes contents de notre sort. Le caractère du peuple anglais a grandi avec ses destins ; sa magnanimité et sa libéralité ont rendu son drapeau populaire. Aussi avec quelles sincères amitié et gratitude accueillez-vous dans vos fêtes présentes le très-noble représentant de notre gracieuse souveraine Victoria dont l'empire et la majesté couvrent nos libertés religieuses et politiques. Mais alors le patriotisme inspirait d'autres vœux. Nous avions à naître et la France, la fille aînée de l'Eglise, était élue de Dieu pour être notre mère.

1629 a donc vu périr la colonie française de 1608 : Champlain a pleuré sur ses labeurs anéantis et quels labeurs ! Vingt ans et plus il a soutenu la tâche de son âpre destinée ; les mécomptes et

les déboires se sont multipliés, comme ses espérances; vingt fois il a essuyé la mer et ses tempêtes et ses calmes pleins d'ennui ; les jaloux, les envieux se sont complus à traverser ses desseins ; les puissants lui ont fait mendier leur protection. La patience de notre fondateur dans cette longue suite de tribulations et de traverses fut invincible, invincible comme le promontoire de Québec qu'assaillent en vain les flots du Saint-Laurent, soulevés par un vent de tempête. Mais voici qu'en juillet 1629, les Kertk, combattant pour l'Angleterre, prévalent ; Champlain est contraint de capituler ; un vaisseau anglais doit rapatrier en France les officiers de la Compagnie de Caen, les religieux, les soldats et les colons. Toutes les patriotiques fatigues de Champlain sont frappées de stérilité ; la noble entreprise du héros catholique et français échoue ; tout son grand effort s'évanouit.

Mais Dieu soit béni ! quand tout semble perdu dans les tâches chrétiennes c'est l'heure où votre puissance, ô mon Dieu, se déclare et tout est sauvé !

C'est le 23 mai 1633, trois vaisseaux français mouillent dans le port de Québec. La Nouvelle-France a été restituée, le 29 mars 1632, à la France par l'Angleterre. Une compagnie d'hommes, —les cent associés—que de catholiques pensées et des vues patriotiques inspirent, ont reçu du Roi la direction de la colonie française en Canada ; un

cardinal d'un génie créateur accorde à notre pays ses sollicitudes. Champlain est rentré dans la rade de Québec ; ses trois vaisseaux, le *Don de Dieu*, le *Saint-Pierre*, le *Saint-Jean* portent deux cents colons honorables à qui Charlevoix a rendu ce glorieux témoignage : "J'ai vécu avec quelques-uns de ces premiers colons presque centenaires, de leurs enfants et d'un assez bon nombre de leurs petits-enfants, tous gens plus respectables encore par leur probité, leur candeur et la piété solide dont ils faisaient profession que par leurs cheveux blancs et le souvenir des services qu'ils avaient reudus à la colonie." Tous, officiers supérieurs, religieux, colons vont débarquer. Le canon résonne ; son tonnerre plaît comme une clameur triomphale ; partout éclatent l'allégresse et la sereine espérance. Mes frères, saluez, saluez la patrie canadienne-française qui naît. Elle est là, en germe mais entière. Les deux cents colons c'est notre peuple avec son noble caractère, sa forte foi, ses rudes et féconds métiers ; Champlain, c'est l'autorité régissant les sujets sous la dictée d'une raison droite et de principes chrétiens ; les RR. PP. Ennemond Masse, Jean de Brébœuf représentent votre clergé ami, dévoué; le vaisseau le *Saint-Pierre* porte un nom fatidique ; il symbolise la dynastie pontificale, pierre angulaire sur laquelle va s'asseoir la chrétienté du Canada. Vibrez, canons du fort ; mêlez-vous, voix des cieux et voix des

eaux ; hymnes sacrées, élevez-vous de la plage de Québec et du pont des vaisseaux ! Aujourd'hui luit un grand jour, l'un des bons jours de tout un peuple ; aujourd'hui naît la Nouvelle-France, la France de l'Amérique.

LA SURVIVANCE DE CHAMPLAIN

Champlain a rempli sa mission ; il n'a plus qu'à mourir. " Après avoir donné à sa chère colonie de nombreux témoignages d'un dévouement sans borne et les exemples d'une piété aussi ardente qu'éclairée, Champlain prit une nouvelle naissance au Ciel le jour même de la naissance de notre Sauveur en terre ; il mourut le jour de Noël, 25 décembre 1635 " (Laverdière).* Plus heureux

---

(*) La mort de Champlain.—On était arrivé aux derniers jours de décembre 1635, les jours les plus courts de l'année. Sur le promontoire alors couvert de neige, le soleil se montrait à peine, rasant l'horizon et ne jetant qu'une lueur pâle et fugitive aux fenêtres de la pauvre habitation où le fondateur de Québec agonisait. Hélas ! sur l'ombre grandissante des soirs d'hiver, l'ombre éternelle descendait lentement.

Champlain vit venir la mort et ce fut le grand déchirement de son cœur de rompre tous les liens qui l'attachaient à la terre, et de dire adieu à la vie et à ceux qui lui étaient chers, à la vieille France qu'il ne reverrait plus et surtout à sa chère Nouvelle-France dont les futures destinées lui causaient tant d'anxiété.

Mais il était un grand chrétien ; et le joyeux carillon de Noël annonçant la venue du Messie lui apporta de douces consolations. C'était le jour où le ciel promet la paix aux hommes de bonne volonté, et toute sa vie n'avait-elle pas prouvé sa bonne volonté ? C'était le jour où son Dieu qu'il

que Moïse qui expire en présence seulement de la Terre de Promission, Samuel de Champlain meurt

---

avait aimé et servi fidèlement descendait sur terre : ne venait-il pas recevoir son œuvre comme un patron reçoit l'ouvrage de son ouvrier, et lui payer son salaire ?

La glorification de Champlain.—Sans doute, nous sommes tous de ceux qui croient que l'homme ne meurt pas tout entier, et que la résurrection et l'immortalité sont promises à tous.

Mais il est des hommes d'élite auxquels l'humanité décerne une autre immortalité, même sur cette terre, et qu'elle ressuscite pour les combler d'honneurs.

Voilà l'étrange phénomène de la vie des nations auquel nous assistons, et que j'ai appelé quasi surnaturel.

C'et une résurrection, la résurrection de notre grand ancêtre,père de notre nationalité ! C'est sa victoire définitive sur la mort. C'est la glorification de son œuvre. C'est l'apothéose d'un homme personnifiant toute une race, et recevant de sa patrie la couronne de l'immortalité !

Messieurs, la vie et la gloire humaines sont deux manifestations de Dieu sur la terre. Elle sont les deux grandes visiteuses qui en font sans cesse le tour, et dont les appels font sortir les uns du néant et les autres de l'oubli. Mais les appels de la gloire s'adressent plutôt aux morts qu'aux vivants, et il y a souvent des siècles que ceux-là dorment oubliés au fond de leurs tombeaux introuvables, quand la gloire les réveille et leur communique une vie nouvelle qui n'aura plus de fin.

On s'étonne que l'on n'ait pu trouver ni le tombeau, ni les cendres de Champlain. C'est que ce tombeau a dû voler en éclats aux appels de la gloire et que le mort en est sortis glorieux.

Pendant plus de deux siècles, il a dormi dans cette terre qu'il a tant aimée ; mais ce long sommeil n'était pas le travail de la destruction et de l'anéantissement. C'était l'incubation de la gloire. C'était la germination de cette semence d'immortalité qui fait les morts si grands que les tombes ne peuvent plus les contenir et qui les fait surgir tout rayonnants de l'ombre dans des attitudes d'apothéose.

Le Juge A.-B. Routhier.

dans la terre promise de ses rêves. Je cherche son tombeau ; je cherche sa poussière dernière : ces restes mêmes d'outre-tombe qu'on entoure de respect, sont anéantis, et voici qu'après deux siècles et plus Champlain, que le sépulcre a dévoré, se lève sous les yeux d'une génération qui le révère. Il nous apparaît sur un piédestal superbe, sous une forme incorruptible, victorieuse des temps, et son regard embrasse la ville qu'il a fondée, élargie, embellie, riche de souvenirs patriotiques et d'espoirs éternels. Le vaillant est tombé sur le champ de ses magnanimes labeurs. Comme Roland, d'épique souvenir, Samuel de Champlain meurt hors du sol de douce France ; mais plus fortuné que le héros des champs de bataille de l'époque Carlovingienne, qui ne laisse qu'un nom que les poètes couronnent de gloire, mais d'une gloire toute de fiction, Samuel de Champlain laisse pour postérité un peuple qui publiera avec amour son nom ; et quand le preux féodal n'est plus qu'une légende, Samuel de Champlain voit par delà deux siècles un peuple entier se ramasser autour de son monument, acclamer son souvenir et la grandeur de son œuvre.

AVERTISSEMENT AU PEUPLE

Mes frères, je sais qu'en ce grand jour tous vos moments sont comptés : je ne vous retiendrai pas plus longtemps. J'espère vous avoir fait appré-

cier la grandeur chrétienne, le mérite religieux de Samuel de Champlain comme le souhaite l'Eglise. L'œuvre de Champlain est un bienfait pour nous, c'est celui de notre existence nationale. Sa vie est pour nous une leçon : elle fut heureusement féconde pour avoir été foncièrement chrétienne. Champlain aima son pays et sa foi catholique ; il ambitionna d'agrandir et d'honorer l'un et l'autre. Comme lui, ayons à cœur de rendre nos jours féconds pour l'Eglise et notre patrie. Citoyens libres de par le gouvernement constitutionnel et responsable que nos pères ont conquis, nous avons entre nos mains les destinées de notre pays et de notre foi. Nous pouvons beaucoup pour la prospérité et l'honneur de l'un et l'autre. Au jour où échéaient aux *rois très chrétiens* d'aussi graves responsabilités, ils montaient au sanctuaire national de Reims solliciter l'assistance céleste. Si nous prétendons, comme Champlain, à faire fleurir en cette terre du Canada les saines traditions françaises, songeons qu'elles doivent être entées sur les traditions catholiques de nos pères ; si nous sommes passionnés pour la prospérité et l'honneur de notre patrie, comme Champlain ayons le zèle de la foi catholique. Les enseignements de notre mère la sainte Eglise, gardés et pratiqués par nos pères, " ont mis le peuple canadien au niveau des plus policés et des plus glorieux, et ont fait de lui, quoique venu tardivement, leur émule," comme

l'attestait récemment Léon XIII : *Canadensium natio in contentionem urbanitatis et gloriæ cum excultis gentibus sera non impar venit.* Prenons garde, mes frères, de perdre les dons célestes, la foi et la communion catholiques ; nous avons le devoir de défendre nos traditions religieuses aussi bien que les françaises et de les transmettre intactes à nos descendants. C'est l'honneur des générations passées de n'avoir point forligné. Suivons leur exemple afin que nos fils et nos arrière-neveux, dans leurs solennités nationales, mêlent nos noms à ceux des Champlain et des ancêtres que nous préconisons, et que l'Eglise puisse ratifier au nom de Dieu et consacrer l'apothéose populaire pour notre gloire dans le temps et dans l'éternité. Amen.

L'abbé S. Corbeil.

LES TROIS AURÉOLES

AU FRONT DE LA PATRIE.

Sachez admirer ; ayez le culte des grands hommes et des grandes choses . *Sursum corda*, tenez en haut votre cœur : voilà toute la philosophie. V. COUSIN.

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours ! Montez, montez, encore,
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

DE LAPRADE.

LE PATRIOTISME

ET

NOTRE GLOIRE NATIONAL

(Les pages qui suivent sont tirées du sermon que nous avons prononcé à Notre-Dame de Montréal, en la fête de saint Jean-Baptiste, 1893).

Le patriotisme religieux, par ses sacrifices, le patriotisme civil, par ses dévouements, le patriotisme militaire, par ses courageuses batailles, ont consacré à jamais de grands noms et posé sur le front auguste de la patrie LA SPLENDEUR D'UNE TRIPLE AUREOLE. Arrêtons nos regards sur ces groupes variés et donnons-leur l'éloge mérité.

I

Le sacerdoce, en Canada, a bien mérité du pays par ses sacrifices. Il s'est fait le serviteur dévoué de la patrie. Un de vos hommes d'Etat lui rendait

récemment cet hommage : "Le clergé a compris sa mission et il a su l'accomplir sans forfanterie, sans ostentation et sans même attendre de la reconnaissance humaine un retour mérité à tant de titres. Le clergé n'a pas manqué au peuple dont Dieu l'a établi et le guide et le père. Il veilla sur son berceau ; il sanctifia ses premiers pas par le sang des martyrs. Au temps de l'abandon suprême de la mère patrie et de la noblesse, lui, ne déserta pas son poste d'honneur. Le peuple était abreuvé d'opprobres et d'injures, le clergé participa au douloureux calice. Avec le peuple qu'il aimait, il voulut être riche ou pauvre, et si, avec le siècle qui se faisait meilleur, il lui vint quelque richesse (toutefois peut-on ainsi nommer le superflu médiocre d'une vie frugale et modeste ?), ces biens acquis furent sacrifiés aux intérêts nationaux. Les séminaires et les collèges, les maisons de charité, des hommes publics arrachés par la protection sacerdotale à l'ignorance et à l'obscurité témoignent avec éclat de la libéralité du prêtre." "Les œuvres du clergé, disait encore l'honorable ministre que je citais tout à l'heure, les œuvres du clergé sont là devant nous. Elles sont écrites en lettres ineffaçables sur tous les coins de notre pays, aux sources de nos grands fleuves, au fond de nos vieilles forêts." (Hon. G. A. Nantel.) Formé à l'école des Laval, des Briand, des Plessis et des Bourget, le prêtre comprit que la patrie, c'é-

tait, ici, la société des choses divines et humaines. Aussi, voulut-il la prospérité de son pays comme le progrès et l'affermissement de l'Eglise ; il combattit pour les libertés nationales, comme pour les droits sacrés de l'Evangile. Les injures de la patrie l'émurent d'indignation aussi bien que l'outrage à la foi catholique, car l'orgueil national agite son âme non moins que le zèle apostolique. Ah ! l'âme du prêtre brûla toujours de la flamme d'un vrai et généreux patriotisme. L'ambition des Laval, des Plessis et des Bourget et de leur clergé, leur patriotique ambition fut de faire, du peuple canadien, une nation glorieuse devant la chrétienté et la première sur cette terre d'Amérique par la culture de l'intelligence et la noblesse du cœur.

II

Le *patriotisme civil* eut aussi ses manifestations splendides. Sous la domination française, Champlain et Maisonneuve brillent d'une gloire pure. Ils furent des patriotes achevés. Pendant vingt ans, trente ans, battus par d'incessants orages, ils demeurèrent invincibles. Sans fléchir jamais, les fondateurs de nos villes, Québec et Montréal, soutinrent les efforts contraires de la nature et des hommes : la mer et ses ennuis et ses périls, l'indifférence des gouvernements, l'abandon des protec-

teurs, les concurrences perfides, les hostilités des barbares Iroquois, et leurs attaques ouvertes, et leurs surprises meurtrières. Que la postérité garde fidèlement leurs noms bénis !

Dirai-je maintenant les gloires du parlement canadien ? Dans la première moitié de ce siècle, des gouvernants, ennemis implacables de notre race, faisaient peser sur nos pères un joug despotique. Par la perfidie ou la violence, on prétendait enlever à nos pères leur langue et leur foi, et par là les flétrir. Des luttes ardentes s'engagèrent. Eh ! avec quel éclat se déclara dans ces temps calamiteux l'amour de la patrie, et que cette passion fut féconde et sublime dans son épanouissement !

Pour défendre le peuple opprimé, il se leva tout à coup une phalange d'hommes publics, résolus, sages, indomptables. La prison ni la confiscation, ni mille autres traitements indignes ne purent briser les athlètes de l'arène parlementaire. Acclamons les défenseurs des traditions nationales, les Bourdage, les Papineau et les Bédard, les Blanchet, les Panet et les Taschereau, les Viger, les Morin et les Lafontaine.

Elle est excellente et royale, la dignité de l'homme d'Etat, mais aussi combien grave le devoir qui lui incombe ! O mon Dieu, donnez à la patrie des hommes publics ; il en est déjà dont elle se glorifie, mais donnez-les à mon pays et plus nombreux

et plus accomplis ! Publions, ici, une importante vérité :

Dieu honore les peuples de missions spéciales et leur impose des devoirs particuliers ; et tout peuple, jeté hors de sa destinée, passera par de douloureuses révolutions et se brisera fatalement comme fait la locomotive qui déraille. Il lui faut coopérer docilement à l'œuvre providentielle : sa prospérité est à ce prix. Il n'est point de victoire contre Dieu. L'homme public magnanime qui prétend à gouverner le vaisseau de l'Etat doit donc s'appliquer à connaître les destinées de son peuple et à faire conspirer les forces sociales à l'accomplissement de ses destins éclatants. Or, Dieu a fait le peuple canadien, français et catholique : c'est l'enseignement de l'histoire, et Dieu veut qu'il demeure catholique et français dans l'épanouissement de sa vie nationale.

Déplorons donc le malheur de notre âge : l'universel essor vers les biens matériels et les jouissances n'est-il pas frappé au coin d'un sensualisme croissant ? la foi catholique vivifie-t-elle suffisamment l'esprit public de ses pures lumières et de son austère vertu ? N'avons-nous pas à regretter que des hommes d'intelligence et d'autorité attentent au caractère national en fomentant parmi nos populations l'esprit de la libre pensée, en divisant les forces publiques et particulièrement le sacerdoce et l'empire, comme si le prêtre et le laïque

n'étaient pas enfants aimés et dévoués de la même patrie, et la source féconde, par l'union, de son progrès et de son bonheur ! La patrie canadienne est, de par la volonté de Dieu, catholique et française ; c'est donc le vœu du ciel, c'est le besoin et l'intérêt de la nation que ses hommes d'Etat soient foncièrement et pratiquement catholiques et français, car en eux doit s'incarner le génie de la patrie ; et que la presse soit hautement et sincèrement catholique et française, car elle doit être la voix puissante et superbe de la patrie.

III

Quels reflets éblouissants jette sur notre histoire le *patriotisme militaire !* Qu'il est admirable dans ses courageuses batailles, dans ses immolations sanglantes !

La Grèce célèbre Léonidas et les trois cents Lacédémoniens qui, au passage des Thermopyles, moururent pour la patrie. Eh bien ! cette action, toute magnanime qu'elle est, est-elle comparable au mouvement héroïque du peuple entier qui, de 1755 à 1760, se levait chaque année pour mourir sous les armes, plutôt que de voir le sol national souillé par l'étranger, et sa foi outragée par l'impie ? Je vous le dis, les générations futures exalte-

ront avec un enthousiasme inextinguible ces paysans de 1760, soldats et chrétiens invincibles. Elles crieront avec orgueil : "Vous êtes nos pères ; vous nous avez conçus dans des labeurs héroïques ; vous avez sué une sueur de sang pour nous faire une patrie. Bénis soyez-vous dans vos tombeaux !" (Michelet).

Non, pour apprendre l'héroïsme, il n'est pas besoin de parcourir les pages glorieuses des annales grecques et romaines. Fixons plutôt nos regards sur nos pères, sur ce peuple canadien, héroïque toujours quand la patrie fut menacée.

Cependant il est des noms qui gardent une splendeur personnelle et dont l'éclat ne se flétrira pas avec les siècles qui s'en vont.

Salut à toi, Montcalm, honneur de la patrie ! Tu souhaitais sauver la colonie ou tomber enveloppé sous ses décombres. Le Dieu des batailles agréa tes vœux. Par de miraculeuses victoires, Dieu, mes frères, illustra la vaillance du marquis et lui envoya une mort glorieuse dans l'effort suprême des Plaines d'Abraham.

Aux jours de la grande tribulation, Montcalm luttait comme un Judas le Machabée ; quand il eut succombé le ciel suscita pour nous un autre Jonathas. Louons ainsi le preux chevalier de Lévis. Lui aussi eut ses qualités éminentes et spécialement l'art de comuniquer aux troupes, même fatiguées, la valeur qu'aucun péril n'étonne,

l'ardeur généreuse des combats, le zèle, l'enthousiasme de l'honneur ; il ne connut pas la défaite, et quand il lui fallut accepter la capitulation ; quand il lui fallut fléchir sous l'inexorable destinée, comme un preux des épopées carlovingiennes, li brisa son épée et brûla ses drapeaux.

Evoquons enfin le nom rayonnant de Salaberry. Il immortalisa le nom de Châteauguay par un prodige. C'était au mois d'octobre 1813. L'éloquence et la poésie ont chanté ce combat héroïque. Animant de sa valeur et soulevant de son audace sereine trois cents voltigeurs canadiens, de Salaberry courait à la rencontre de l'armée ennemie envahissante, foudroyait les bataillons américains et déterminait la retraite d'Hampton et de Wilkinson. L'Angleterre reconnaissante les déclarait, lui et ses soldats, " les sauveurs du pays, les héros de Châteauguay."

IV

Memento operum patrum quæ fecerunt in generationibus suis. Souvenez-vous de vos pères et des œuvres qu'ils accomplirent dans leur temps.

Mon âme s'enivre d'un légitime orgueil en méditant les magnificences de notre histoire. C'est le bonheur insigne, de ces grands noms évoqués,

d'être, vivants ou morts, l'appui et la décoration de la patrie. Pendant leur vie, ils gardent, ils agrandissent la patrie ; au delà de la tombe, ils la servent encore en lui communiquant leur immortalité. En effet, que de républiques ont péri absolument parce qu'elles furent stériles en esprits et en courages élevés ; et que de villes sont à toujours sauvées de l'oubli, du néant pour avoir produit un héros. Parlerait-on de Sparte ou de Thèbes la Béotienne, si leur sang généreux n'eût donné à l'histoire Léonidas et Lycurgue, Pindare, Epaminondas et Pélopidas ?

Dieu soit éternellement remercié et béni ! Il prodigua les grandes âmes à la patrie canadienne. Quelque part que nous jetions les yeux, nos horizons historiques s'illuminent, étoilés de noms éclatants. Que nos cœurs cependant ne s'exaltent point d'une vaine et stérile admiration ! Dieu donne à ma parole de n'avoir pas retenti comme un vain bruit de cymbales. Ecoutons l'exhortation sainte de l'Eglise : *Mementote operum patrum.* Souvenez-vous de vos pères ; entendez l'enseignement de leurs exemples ; imitez-les.

J'ai appris par l'histoire que les sages Egyptiens momifiaient les morts qu'un jugement solennel avait honorés d'un éloge public. Les générations passées, préservées de la corruption sépulcrale par des embaumements et déposées dans de grandioses nécropoles, restaient présentes aux regards de leur

postérité. Ainsi la reconnaissance des enfants envers leurs parents était immortelle, et à la vue des ancêtres, vénérés même dans leur dépouille mortelle, les descendants s'animaient au vertueux accomplissement de leurs devoirs.

Plus heureux que l'antique Egypte, nous ne possédons pas dans de souterraines galeries un peuple de momies insensibles, glacées et muettes ; mais élevant et nos cœurs et nos yeux jusqu'à la " Splendeur des Saints ", nous contemplons là-haut nos aïeux vivants toujours et glorifiés. Présents à nos solennités par le mystère de la vision béatifique, ils agréent nos hommages et reçoivent nos vœux.

O vous qui nous avez conquis notre patrie par vos patients labeurs, vos sanglants combats et vos courageuses vies, soyez bénis ! Ombres chères, ombres saintes, ombres glorieuses, Dieu vous a établies sur les murailles de la patrie pour en être les gardiens éternels : *Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes ; totâ die et totâ nocte, in perpetuum non tacebunt.* (Is., 62.)—Oh ! que votre intercession auprès du Tout Puissant, Père et Roi des peuples, soit toujours fervente et exaucée ! Obtenez que la miséricorde divine ne s'épuise jamais à cause de nos crimes, et que la Providence nous entraîne à de chrétiennes et glorieuses destinées. Etouffez chez nous, peuple naissant, les divisions funestes qui y éclatent. Faites-nous respirer vos

âmes et vos vertus. Avivez dans nos cœurs le patriotisme chrétien ; que le prêtre et le peuple, le sacerdoce et l'empire s'unissent indissolublement et mêlent dans leur amour patriotique le foyer et l'autel, la nation et l'Eglise. Amen.



TABLE DES MATIÈRES

